

ICOM FRANCE  
COMITÉ NATIONAL FRANÇAIS DE L'ICOM

Cycle soirée-débat déontologie  
**Recherche  
et musées**

SUR PLATEFORME NUMÉRIQUE, 9 MARS 2021



# **Cycle soirée-débat déontologie**



***Recherche et musées***



# Sommaire



## **PROPOS DE LA SOIRÉE ..... p.7**

## **OUVERTURES OFFICIELLES ..... p.13**

Charles Personnaz, directeur de l'Institut national du patrimoine

Juliette Raoul-Duval, présidente d'ICOM France

Étienne Klein, physicien et philosophe des sciences

## **PARTIE 1**

## **PLACE DE LA RECHERCHE DANS LES MUSÉES EN FRANCE ET À L'INTERNATIONAL ..... p.25**

### **Table ronde**

avec **Éric de Chasse**y, directeur de l'Institut national d'histoire de l'art

**Christian Hottin**, directeur des études, chargé de la programmation et des publications scientifiques, département des conservateurs de l'Institut national du patrimoine

**Roland May**, directeur du Centre interdisciplinaire de conservation et de restauration du patrimoine

**Pascal Liévaux**, Délégation à l'inspection, à la recherche et à l'innovation, Direction générale des patrimoines

Steph Scholten, directeur de la Hunterian, université de Glasgow, vice-président d'ICOM UMAC et membre d'ICOM ETHCOM

Modération : Juliette Raoul-Duval, présidente d'ICOM France ; Hélène Vassal, secrétaire générale d'ICOM

**PARTIE 2  
LA RECHERCHE DANS LES MUSÉES  
À L'ÉPREUVE DES QUESTIONS VIVANTES . . . . p.47**

**Table ronde**

avec Ariane James-Sarazin, directrice adjointe du musée de l'Armée

Francis Duranthon, directeur des musées de la ville de Toulouse

Anne-Catherine Robert-Hauglustaine, directrice du musée de l'Air et de l'Espace

André Delpuech, directeur du musée de l'Homme

Modération : Laurence Isnard, cheffe du bureau des acquisitions, restauration, conservation préventive et recherche, Service des musées de France

**SYNTHÈSE . . . . . p.63**

Christian Hottin, directeur des études, chargé de la programmation et des publications scientifiques, département des conservateurs de l'Institut national du patrimoine

**REMARQUES ET DISCUSSION EN LIGNE . . . . . P.71**

**LISTE DES PUBLICATIONS . . . . . p.81**



# Propos de la soirée





Il n'est pas besoin de faire appel à la science pour savoir que les musées apportent du plaisir. Quoique. Les neurosciences ont beaucoup à nous dire sur « l'explosion de substances chimiques (cortisol, endorphines, ocytocine...) qui nous percutent lorsqu'une œuvre d'art croise notre regard<sup>1</sup> ».

### Déontologie des musées / déontologie de la recherche

Les liens entre recherche et musées sont complexes. Aux yeux des « professionnels de musées », la recherche fait partie inhérente du métier. Mais de quoi parle-t-on au juste, de quelles disciplines, de quelles pratiques, de quelles connaissances ? Aborder cette question maintenant, alors que, de par le monde, les musées fermés puis rouverts, refermés puis sur le point de rouvrir... se concentrent principalement sur la conservation de leurs publics, rejoint assurément l'actualité :

- On l'a vu ces derniers mois, c'est au moment-même où tous les esprits étaient concentrés sur l'urgence sanitaire qu'ont resurgi, sur le devant de la scène, émanant de nombreux coins du monde et de nombreuses « communautés », des interrogations vives sur ce que sont les musées, d'où viennent leurs collections, d'où ils tirent leur légitimité à en faire le récit ...
- On y revient sans cesse avec la *nouvelle définition du musée* que l'ICOM a proposée sans probablement anticiper l'ampleur des controverses que cela amènerait. Sociologues, muséologues, historiens, juristes, lexicologues... continuent d'argumenter ce qui fait qu'un lieu est - ou n'est pas - *un musée*. Peut-être peut-on d'emblée retenir l'hypothèse que, justement, ce qui distingue un musée (outre sa collection) d'un centre culturel ou de loisir, c'est que sa démarche est en soi scientifique : la documentation sur les collections, la connaissance des objets, de leur histoire et de leur parcours... relèvent d'un processus d'investigation méthodique

<sup>1</sup> « Qui a conscience du tumulte intérieur qui naît en nous et de l'explosion de substances qui nous percutent lorsqu'une œuvre croise notre regard ? » Christophe Averty, « Quand la science prouve que l'art fait du bien », in *Le Monde*, 22 octobre 2020. Article en ligne: [https://www.lemonde.fr/culture/article/2020/10/22/quand-la-science-prouve-que-l-art-fait-du-bien\\_6056952\\_3246.html](https://www.lemonde.fr/culture/article/2020/10/22/quand-la-science-prouve-que-l-art-fait-du-bien_6056952_3246.html) (17/02/2021).

caractéristique du processus de « recherche » et le musée se pose, parce qu'il procède ainsi, comme garant du savoir qu'il transmet. Ce qui fait du musée un acteur singulier du « lien social », c'est la confiance ainsi conquise : les publics croient que ce qu'il leur est donné à voir est « vrai », puisé à des sources variées, que les objets sont authentiques et que, quel que soit le domaine – arts, sciences, société, environnement... – le propos est validé. Pour le grand public, le musée n'est sans doute pas perçu comme une « institution scientifique » mais la rigueur scientifique est au cœur de sa déontologie. C'est d'ailleurs une obligation des *musées de France* de construire un projet scientifique et culturel.

### **Science des musées, sciences pour les musées, les musées sont-ils enclins à être de plus en plus « scientifiques » ?**

Pourtant, ce lien de confiance est fragile : les récents débats si vifs sur les conditions dans lesquelles certains objets ont été acquis et déplacés, ont révélé le retard et sans doute l'insuffisance de la recherche effectuée sur leurs provenances ; l'évidence du rôle des musées en matière de recherche s'en est trouvée interrogée. Tout le monde s'accorde aujourd'hui à considérer que le débat sur les « restitutions », et plus largement sur la place et le sens des objets, ne peut avancer sereinement qu'avec de la *recherche, beaucoup de recherche*. Mais ce consensus ne dit pas quelles sont les disciplines qui concourent à cette expertise, comment elles coopèrent entre elles, comment s'organisent les relations de travail entre chercheurs et (autres) professionnels de musées. Qui fait quoi et comment les uns et les autres articulent-ils leurs travaux, à travers quels liens fonctionnels, permanents ou contractuels ? D'un pays à l'autre, les profils des professionnels et ces relations diffèrent et on mesure l'enjeu de construire des ponts entre des systèmes de recherche souvent très différents et de convoquer la multiplicité des disciplines concernées par ces recherches : on pense à l'histoire, à l'histoire de l'art naturellement, mais aussi aux sciences « dures » requises pour dater, authentifier les matériaux, identifier parcours et « accidents », ... aux sciences humaines et sociales voire politiques lorsqu'il s'agit de restituer un phénomène social ou de saisir les implications diplomatiques ou d'approfondir ce que certains courants sous-tendent, la « décolonisation » par exemple.

Il est important pour tous les professionnels de mieux saisir la nature et la diversité du socle recherche / musée, ici et dans le

monde : qu'elles soient le fait des professionnels *dans* les musées, de ceux qui travaillent *sur* les musées (sociologues dont c'est l'objet de recherche, par exemple), de ceux qui travaillent *pour* les musées : les laboratoires des organismes scientifiques et des universités et, en France, du si original C2RMF (Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France).

Le débat du 9 mars n'ambitionne pas de réponse à toutes les questions mais il vise, pour les professionnels qui le suivront, à mettre en évidence la place de *l'esprit scientifique* dans la pratique et dans la formation aux métiers des musées. L'enjeu de nourrir cet esprit de recherche est décisif pour que les musées restent au cœur du dialogue scientifique entre les cultures, pour éclairer l'histoire de nos sociétés y compris les histoires douloureuses. On sait les risques de l'instrumentalisation et de la politisation inappropriée, même dans les musées.

L'actualité de la pandémie n'a pas ralenti ce débat ; peut-être au contraire – par un effet de résilience – ouvre-t-elle la possibilité de renouveler nos approches du lien musées / recherche. On pense au dialogue qui pourrait rapprocher, en ce moment-même, les experts scientifiques de la santé et ceux des musées pour envisager différemment leur rôle, moins sous l'angle de la circulation d'un virus que sous celui, désormais souvent souligné, de ressource face aux maux de notre société, certains musées à l'étranger suggèrent même le musée sur ordonnance...

Déjà, les musées engrangent les « objets témoins du covid », car bientôt, il leur appartiendra de faire mémoire, par ces traces tangibles, de ce qu'aura été cette étrange histoire.

**Juliette Raoul-Duval, mars 2021**



# Ouvertures officielles





## **Charles Personnaz, directeur de l'Institut national du patrimoine**

**J**e remercie Juliette Raoul-Duval, présidente d'ICOM France, de poursuivre avec l'Institut national du patrimoine, l'Inp, ce cycle de riches soirées-débats. Dès leur origine, les musées ont été des lieux de recherche artistique et scientifique. L'Inp s'attache à honorer cette fonction de recherche en rappelant aux élèves conservateurs que l'étude, socle de leur expertise, est centrale à leur mission et qu'ils devront avoir à cœur de la poursuivre tout au long de leur carrière. Nous veillons aussi à intégrer la recherche à la formation des élèves restaurateurs du patrimoine, en mêlant données des sciences expérimentales, pratique manuelle et connaissances en histoire de l'art. Je suis d'autant plus heureux d'ouvrir cette soirée qu'à titre personnel j'ai vécu une expérience traumatisante du rapport entre recherche et musée lorsque j'ai dirigé l'association de préfiguration de la Maison de l'histoire de France. Je me suis alors rendu compte que dans le domaine de l'histoire il y avait encore beaucoup à faire pour concilier recherche et collections des musées et analyser comment ces objets pouvaient être pris comme des sources à part entière de la recherche historique.



## Juliette Raoul-Duval, présidente d'ICOM France

**C'**est la septième des soirées-débats déontologie que nous organisons conjointement. Nous nous réjouissons que nos membres apprécient, nombreux, de les suivre et de les revoir sur notre chaîne YouTube. Je remercie ceux qui nous rejoignent ce soir, de France et d'autres pays, ainsi que les orateurs venus traiter d'un thème de grande importance : recherche et musées.

Une pandémie dévastatrice a fait entrer la science dans nos vies à tous. Nous avons pris conscience brutalement que notre survie dépend de l'efficacité de dispositifs de recherche ; la présentation quotidienne des « rapports scientifiques » nous en a montré le processus ; des experts incontestables communiquent leurs connaissances et nous sommes suspendus à leurs lèvres... même si ces connaissances ne vont pas toutes dans le même sens. La controverse est partie intégrante du métier des scientifiques et cela suscite la polémique ; pourtant, chercher, c'est douter. Mais l'autre enseignement de la crise sanitaire, c'est qu'il existe aussi des artisans de la contre-vérité, si bien qu'il est difficile pour le public de discerner le vrai du faux, le savoir du croire, le scientifique de l'idéologie.

Cela est vrai au musée aussi : on a ainsi vu fleurir la *cancel culture*, autant dire la censure par effacement, et l'on jette des idées en pâture parce qu'elles sont exprimées par des personnes dont on estime qu'elles n'ont pas la légitimité requise pour les dire.

« Recherche et musées » : quel enjeu d'actualité ! Documenter les collections, leurs origines, leur sens et leur parcours, transmettre ces connaissances au public, tel est le cœur de métier des musées. La recherche est inhérente à leur activité ; il importe de rappeler cette mission à ce tournant de l'histoire de l'ICOM où l'on s'interroge sur ce qui définit universellement le musée, sur ce qui explique ou contextualise la place d'un objet en son sein ou en un lieu, sur le récit qui en est fait, particulièrement quand il s'agit d'objets sensibles. Parce qu'il a le devoir statutaire d'investigation méthodique, le musée est garant du savoir qu'il transmet. Qu'il s'agisse d'art, de sciences et de techniques, d'histoire naturelle et d'environnement, d'ethnologie, de musées de société, les objets

présentés sont authentiques – quand ce sont des reproductions, on le signale – et le propos est documenté et validé.

Le public ne perçoit sans doute pas le musée comme une institution scientifique en soi, mais la rigueur scientifique fonde sa déontologie. Pour autant, mettre en évidence la place de la recherche au musée ne dit pas quelles disciplines concourent à son expertise, comment elles coopèrent, comment s'organise la relation de travail entre institutions de recherche et musées, entre chercheurs et autres professionnels des musées. Qui fait quoi ? Par quel lien fonctionnel, permanent ou contractuel ? Quels sont les modes d'organisation fructueux, les modèles d'organisation selon les pays ? Il nous a semblé important de débattre de ces questions.

C'est le sens de cette soirée-débat, à laquelle nous invitons tous nos collègues membres d'ICOM. Les débats sont interprétés dans les trois langues officielles de l'organisation, et ce moment de réflexion collective s'adresse à tous les acteurs des musées et aux jeunes en formation de toutes spécialités. Même avec les dix orateurs qui sont nos invités, nous ne ferons pas le tour du sujet ce soir, et il nous faut presque annoncer déjà qu'il y aura d'autres débats à ce sujet... Dans un premier temps, des dirigeants de grandes institutions de recherche et formation et du ministère de la Culture diront leur approche, puis nous entendrons notre collègue Steph Scholten, du comité international pour les musées et les collections universitaires (UMAC) de l'ICOM, qui siège également au comité pour la déontologie de l'organisation. Ensuite, une table ronde réunira des professionnels des musées particulièrement impliqués dans la recherche.

Nos débats seront introduits par Étienne Klein, chercheur et philosophe, connu pour ses réflexions sur les enjeux sociaux et sociétaux de la recherche et sur l'urgence de cultiver un esprit scientifique. Physicien au Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives, auteur de nombreux ouvrages et articles philosophiques et scientifiques, il anime chaque semaine la *Conversation scientifique* sur France Culture. Son essai, *Conversations avec le Sphinx*, est publié en livre de poche ces jours-ci. Il a longtemps présidé les prix décernés par l'Association des musées et centres pour le développement de la culture scientifique, technique et industrielle.

Étienne Klein a toujours à cœur d'éclairer ses lecteurs et auditeurs sur les liens entre la recherche et leur vie en société. Nous faisons

ce soir l'hypothèse que dans le vaste ensemble des lieux d'expositions, ce qui est propre aux musées est précisément leur démarche scientifique : la recherche sur les collections, leur histoire, leur provenance... Ce qui fait du musée un acteur singulier du lien social, c'est la confiance que le public peut avoir dans ce qu'il y découvre : ce qui est lui donné à voir est authentique, ce qui lui est dit sur les objets est vrai en ce que le récit est puisé à des sources variées, confrontées, vérifiées et validées. L'esprit scientifique est-il essentiel à l'exercice du métier des musées ?



## Étienne Klein, physicien et philosophe des sciences

**L'**esprit scientifique est-il essentiel à l'exercice du métier des musées ? Je le pense, oui, les musées sont des labels de scientificité. Ce qui y est montré n'est pas une foire à tout mais le résultat d'une recherche explicitant comment certaines découvertes ont été faites et par qui, en réponse à quel type de problème avec quel type d'instrument. Tout musée de sciences m'apparaît comme une mise en récit dans un espace condensé. Un musée fait coexister en un lieu unique des événements, des personnages apparus à des moments successifs de l'Histoire, comme une partition de musique rassemble des notes qui ne sont pas jouées en même temps. Cela permet de comprendre comment les idées se fécondent et se répondent.

L'intéressant, dans la muséographie, est qu'à chaque fois que l'on raconte la naissance des idées scientifiques, on doit choisir où placer le curseur entre deux thèses extrêmes. La première, lyrique, voudrait que l'on fasse fi du contexte. La science serait simplement une affaire de génies apparus en différents moments de l'Histoire ; tout ce qui relève du cadre, des circonstances contingentes, réduit au rôle d'accessoire mineur, devrait passer au second plan. La science se serait entièrement construite grâce aux illuminations d'une suite de génies hors sol, rayons de soleil miraculeux venus éclairer les humains à la manière d'envoyés du ciel qui auraient aussi bien pu vivre ailleurs ou dans un autre temps sans moins féconder le monde. C'est ce qu'on lit souvent dans les livres d'histoire des sciences.

Plus sociologique, la seconde école de pensée, plutôt que sur le génie de tel personnage, met l'accent sur le contexte, qui serait la véritable matrice des idées. Avec toutes ses composantes, historiques, géographiques, culturelles, politiques, le contexte compterait davantage que les individus, moins acteurs qu'« agis » ou « infusés » : l'environnement, les réseaux, les institutions, la pensée de la communauté scientifique à une époque donnée détermineraient en sourdine comment les concepts scientifiques se construisent et finissent par s'imposer en coordonnant autour d'eux des groupes qui les promeuvent. Loin d'être l'œuvre d'un savant visité par une illumination, le processus de découverte résulterait d'un bricolage collectif, chaotique à l'occasion, produit par des

chercheurs associés ou rivaux, les uns forgeant des hypothèses viables mais partielles, les autres avançant des idées fausses mais comportant un détail fécond.

Ces deux thèses opposées, prises isolément, me semblent également fausses. La vérité est dans leur bonne articulation et les musées des sciences ont cela de précieux qu'ils donnent à voir les personnages et leurs biographies, mais aussi les contextes, les époques, les instruments, les correspondances entre les chercheurs, et permettent de comprendre comment on a su ce que l'on sait, comment les connaissances ont fini par se démarquer des croyances.

J'illustrerai mon propos par l'exemple d'Albert Einstein, très largement influencé par le contexte alors qu'il travaillait au Bureau fédéral de la propriété intellectuelle de Berne. Chargé d'évaluer la pertinence des dossiers de demande de brevet d'invention dans le domaine électromagnétique, il s'est rendu compte en examinant ces brevets que la définition de l'époque de l'électromagnétisme ne tenait pas. Ce travail, a-t-il écrit, l'a mis sur la voie de la théorie de la relativité beaucoup mieux que s'il avait eu un poste à l'université. Le musée d'histoire de Berne nous donne à connaître ce qu'il en dit :

*La rédaction des actes de brevet était pour moi une véritable aubaine. Ce travail m'obligeait à exercer mon esprit dans des domaines variés tout en m'offrant largement de quoi stimuler ma réflexion en physique. Une activité professionnelle concrète est finalement une bénédiction pour quelqu'un comme moi. Une carrière académique condamne un jeune chercheur à une certaine production d'articles scientifiques. C'est là une incitation à la superficialité à laquelle seuls les caractères bien trempés peuvent résister.*

Le musée d'histoire de Berne montre donc que le contexte a joué un rôle dans la découverte faite par Einstein. Mais, sans son génie, la théorie de la relativité n'aurait pas été établie, puisque d'autres ingénieurs travaillaient sur les mêmes brevets et que lui seul a su utiliser les problèmes que posait l'interprétation de l'électromagnétisme à l'époque pour fonder une nouvelle théorie de l'espace et du temps. Le musée est le lieu qui montre à la fois le génie des personnages et l'importance du contexte dans l'émergence de leurs idées.





# Partie 1

---

**Place de la recherche  
dans les musées en France  
et à l'international**



## Table ronde

**Éric de Chassey**, directeur de l'Institut national d'histoire de l'art

**Christian Hottin**, directeur des études, chargé de la programmation et des publications scientifiques, département des conservateurs de l'Institut national du patrimoine

**Roland May**, directeur du Centre interdisciplinaire de conservation et de restauration du patrimoine

**Pascal Liévaux**, Délégation à l'inspection, à la recherche et à l'innovation, direction générale des patrimoines

**Steph Scholten**, directeur du Hunterian Museum de l'Université de Glasgow, vice-président d'ICOM UMAC et membre d'ICOM ETHCOM

**Modérée par Juliette Raoul-Duval**, présidente d'ICOM France, et **Hélène Vassal**, secrétaire d'ICOM France



**Éric de Chassey** – Je me réjouis de participer à cette réunion qui rassemble des participants de France et de l'étranger, dont de nombreux jeunes conservateurs.

Que l'on se réfère à la définition du musée par l'ICOM ou à celle qui a été proposée à Kyoto en 2019, la place faite à la recherche est très peu importante, et inexistante dans la définition avancée par Krzysztof Pomian dans son récent ouvrage *Le musée, une histoire mondiale*.

Je rappelle la définition actuelle de l'ICOM : « Un musée est une institution permanente sans but lucratif au service de la société et de son développement, ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de délectation ». L'allusion à la recherche se trouve seulement dans le mot « étude », entendu comme l'étude des collections. Au deuxième paragraphe de la définition proposée à Kyoto, on lit que « les musées (...) travaillent en collaboration active avec et pour diverses communautés

afin de collecter, préserver, étudier, interpréter, exposer et améliorer les compréhensions du monde (...) ». En bref, rien dans cette définition n'oblige expressément un musée à poursuivre un travail de recherche autre que l'étude concrète de ses collections.

Pourtant, il n'existe pas d'objet sans identification et sans classement. *A minima*, une recherche est donc nécessaire dans tout musée pour déterminer une classification et comment un objet peut s'y insérer. Certains musées sont nés de préoccupations intrinsèquement liées à la recherche, même quand ce ne sont pas des musées scientifiques. Ainsi le musée de la Monnaie de Paris a-t-il été créé en 1833 pour conserver les collections de monnaies et de médailles utiles pour les chercheurs mais aussi pour la production contemporaine à son ouverture. La tâche assignée à ce musée n'était donc pas seulement de recherche sur les collections mais de recherche active, de production d'idées.

Il n'y a pas de monstration d'objets possible sans recherche au moins implicite mais celle-ci est insuffisamment valorisée. Partout dans le monde, les formations aux métiers du musée accordent très peu d'attention à la muséologie comme pratique de recherche ; c'est particulièrement vrai en France. En évoquant ce sujet dans le numéro spécial « États du musée » de la revue *Histoire de l'art*, j'affirmais que chaque accrochage dans un musée d'art participe de l'histoire de l'art. Plus largement, chaque accrochage est la concrétion de décisions, de vérifications et de raisonnements dont beaucoup relèvent explicitement de la recherche, non seulement une recherche sur les objets mais une recherche en acte avec les objets, qui produit de la pensée.

Si l'on n'en tient pas suffisamment compte, c'est en raison d'une double confusion. Il y a d'abord l'idée qu'il n'y aurait de recherche qu'universitaire, avec des publications, ou que les sciences exactes au musée ne seraient appliquées qu'aux objets collectés, autre face du même préjugé. D'autre part, en France, les musées ont choisi de renforcer la distinction avec la recherche universitaire en recrutant au terme de concours qui ne laissent pas vraiment la possibilité à un universitaire de devenir conservateur. Ces concours ont de grands avantages, mais aussi le grand désavantage, qu'il faut parvenir à corriger, de valider l'idée que les connaissances sont acquises, qu'elles vous donnent le droit d'exercer le métier de conservateur et qu'il n'y a plus rien à approfondir.

Nous sommes perdants sur les deux tableaux, car cette manière de procéder a des effets considérables. En premier lieu, les conservateurs, en France, se sont pénétrés de l'idée qu'ils ne sont pas des chercheurs, sauf s'ils font de la recherche universitaire. Paradoxalement, seuls les conservateurs qui soutiennent une thèse sont considérés comme des chercheurs ; la recherche dans le musée serait donc résiduelle : c'est la recherche de provenance ou l'analyse avec des outils de sciences dures. Pourtant, je le redis, il y a une production de la pensée en acte par le musée, et cette science de pointe a l'intérêt particulier qu'elle peut être partagée immédiatement avec un très large public. Il y a peu de domaines scientifiques où cela est possible, et il est dommage de ne pas le valoriser.

Il y a aussi que les modes d'évolution de carrière font de la pratique de la recherche un critère secondaire des promotions. Un responsable de grand musée parisien a récemment dit ce qui suit : « Pour revenir sur la mission des musées dans la société française, je pense qu'ils ont d'abord une mission de partage, de transmission. Le musée n'est pas une tour d'ivoire scientifique et intellectuelle coupée des réalités du monde ». Que le directeur d'une institution de référence oppose de cette manière partage et transmission d'une part, science d'autre part, et pense que la recherche se fait forcément dans une tour d'ivoire pose un problème de fond.

Cette situation a pour conséquence que, de plus en plus, les trois missions des conservateurs apparaissent étanches les unes aux autres. Il y a d'abord la gestion des collections et un peu de recherche, mais uniquement sur les objets de la collection, en laissant de côté le fait que le musée lui-même et son mode de monstration produisent du savoir. Il y a ensuite une diffusion auprès du grand public qui oublie au passage les publics considérés aujourd'hui comme privilégiés, au premier chef les artistes et les autres chercheurs, qui sont pourtant les publics essentiels du musée. Il y a enfin le management administratif.

Dans cet ensemble, la recherche n'a qu'une portion congrue. Il est d'ailleurs significatif que nous ayons du mal à recruter des candidats conservateurs sur nos postes de chercheurs, particulièrement quand nous offrons des bourses de recherche ouvertes aux personnels, conservateurs et non conservateurs, de musées en région. Il ne se passe pas une année où des collectivités territoriales refusent qu'une ou un de leurs conservateurs se porte candidat ou

vienne quand elle ou il a été sélectionné, alors même que l'INHA rembourse les salaires aux collectivités et prend en charge les frais de logement et de transport. J'avais fait le même constat lorsque j'étais à la tête de la Villa Médicis : il était très difficile de renouer avec la tradition d'accueil de jeunes conservateurs au nombre des pensionnaires ; il n'y avait guère que le Louvre pour juger intéressant qu'un de ses conservateurs vienne à Rome faire des recherches pendant un an.

Des solutions existent. J'invite à valoriser la dimension de recherche, et pas seulement de recherche sur les collections, dès les études et dans l'évolution des carrières, en sanctuarisant cette part du cursus. Je suis certain que cela est possible sur le plan administratif ; il faut en convaincre les collectivités territoriales.

Il faut aussi ouvrir toujours plus de ponts entre musées et universités, sans qu'un modèle s'impose à l'autre, sans que l'on prétende qu'il n'y aurait qu'une manière de faire de la recherche, celle de l'université. Je suis universitaire, mais j'interviens beaucoup dans les musées pour y faire des expositions. La valorisation de pratiques de recherche diverses doit devenir la règle.

Enfin, comme le disait Christian Bernard, fondateur et longtemps directeur du musée d'art moderne et contemporain de Genève, les musées doivent être des lieux où les expositions sont permanentes et les collections temporaires. Cela signifie que la recherche qui passe par les objets doit pouvoir s'y faire, et que les conservateurs qui ont peu de temps et pas forcément d'appétence – ce qui est tout à fait légitime – pour la recherche qui débouche sur des publications savantes, puissent en faire par ce qui est crucial pour la société : en multipliant les points de vue, en faisant tourner les accrochages, en travaillant sur les collections, en montant des expositions temporaires qui ont des liens explicites avec les collections – en bref, tout un travail qui fait de la pratique même du musée un travail de recherche.

**Hélène Vassal** – Christian Hottin, qui coordonne la recherche à l'Inp, va nous en parler.

**Christian Hottin** – Je partage bien des points de vue exposés par Éric de Chasse. Il a parlé des conservateurs ; je me placerai dans un cadre plus large, incluant aussi les restaurateurs, donc tous

ceux qui, par leur activité, participent à la production d'un discours étayé, à partir des collections mais aussi de gestes comme un accrochage ou la construction d'un parcours permanent.

J'ai moi-même bénéficié de l'enseignement de grands conservateurs, comme, à l'École des Chartes, Alain Erlande-Brandenburg. Ce haut fonctionnaire et ce grand savant aimait à dire que l'intellectuel est aussi un homme d'action. Cette pensée me guide encore, à mon échelle de directeur des études, pour accompagner de futurs collègues vers leur métier ou lors d'un passage à l'Inp dans un aspect de leur métier. Éric de Chassey l'a dit, il ne faut pas dissocier l'activité intellectuelle et la pratique. Le conservateur n'est ni simplement soumis au politique ni un savant détaché des contingences, selon la distinction de Max Weber, mais un savant dans la cité, ce à quoi fait écho le titre d'un ouvrage d'Édouard Bouyé *L'archiviste dans la cité : Un ver luisant*.

Je développerai mon propos en trois temps. Après avoir évoqué certains des moteurs, intimes ou collectifs, qui incitent à la recherche dans les métiers liés aux musées et au patrimoine, j'essaierai, en ma qualité de conservateur du patrimoine, « trans-spécialiste » en quelque sorte, d'indiquer ce qu'a de spécifique à mes yeux la recherche pour les professionnels des musées. Enfin, je tracerai quelques pistes sur la manière dont on pourrait structurer de façon plus satisfaisante la place de la recherche dans nos métiers. Là encore, je suis d'accord avec Éric de Chassey, il y a beaucoup à faire.

Je mettrai d'abord en exergue un ressort de la recherche qui ne sera peut-être pas évoqué très souvent ce soir : le plaisir. Pour un scientifique comme moi, venu à la conservation par des voies variées, c'est souvent le plaisir de la recherche, avec ce qu'elle comporte de rigueur, d'exigence, de difficulté voire d'ascèse, qui a été le fil conducteur. Et quel que soit le poids de la gestion administrative, le plaisir doit rester au cœur de notre activité pour en soutenir l'intérêt. Autre plaisir : celui de se construire une généalogie intellectuelle, de se revendiquer d'un héritage dans un processus de filiation inversée, pour reprendre une expression de Gérard Lenclud, d'inscrire nos pas dans ceux de nos prédécesseurs.

Mais faire de la recherche est aussi un gage d'efficacité et de légitimité face aux administrations ou aux institutions académiques. Il y a une synthèse, un équilibre à maintenir. Une expertise scientifique qui s'est fondée, vers l'âge de vingt-cinq ans, sur une

dissertation de concours, risque de rouiller – on pourrait croire, quelques décennies plus tard, que *Les Lieux de mémoire* de Pierre Nora sont le dernier mot de l'historiographie. Il y va enfin, étant donné la mondialisation, de la légitimité des restaurateurs et conservateurs français face à leurs collègues des autres pays.

Second point, comment se présente la recherche des professionnels du musée pour un conservateur du patrimoine ? Si je joue les candides, elle a l'avantage d'une très grande ouverture internationale du secteur, qu'on qualifierait en termes bourdieusiens de fraction dominante du champ du patrimoine, grâce à la libre circulation des œuvres, des idées et des hommes qui les conservent, les exposent et les transportent partout dans le monde. Elle a aussi pour originalité de disposer, à côté de la recherche académique, de ses propres lieux de formation, d'élaboration, de transmission. Grâce à la politique intelligente de Philippe Durey, l'École du Louvre est ainsi devenue une grande école d'histoire de l'art qui fait accéder à des masters et des troisièmes cycles valant doctorat et où tout conservateur qui y enseigne a sinon la liberté académique d'un enseignant-chercheur du moins un public étudiant et la capacité d'encadrer des travaux. En outre, les travaux propres aux musées bénéficient de très nombreux canaux de diffusion – ouvrages, articles de revues, apparat critique de catalogues de niveau scientifique – encore qu'il faille parfois s'interroger sur les conditions de réalisation de ces textes : a-t-on su, pu prendre le temps de fouiller les archives, a-t-on utilisé d'autres sources que les dossiers d'œuvre ? Et puis, dans les musées, la recherche est plurielle, pas seulement le fait des conservateurs et restaurateurs mais d'historiens d'art, des sciences ou des techniques, muséologues parfois. Une telle pluralité ne se rencontre pas dans les domaines des archives ou de l'archéologie. Enfin, en raison de la visibilité et même la surexposition médiatique de ces institutions culturelles par rapport à d'autres, la recherche sur les musées par des sociologues, anthropologues, économistes est souvent, par définition, une recherche sur le patrimoine et, par défaut, une recherche sur le patrimoine est très souvent une recherche sur les musées, du moins en sciences sociales. Peut-être les juristes font-ils exception.

Pour nuancer ce tableau, j'observe aussi que la recherche dans les musées est, à certains égards, moins organisée selon les critères strictement académiques. Moins de conservateurs de musée que

de conservateurs en archéologie ou d'ingénieurs de recherche sont membres des unités mixtes de recherche du CNRS et de l'université et participent régulièrement à leurs travaux. D'autre part, la recherche dans les musées, même si elle est présente un peu partout, n'a pas le caractère central qu'a la recherche pour les chercheurs de l'Inventaire général dont c'est, au sein des régions, l'activité quotidienne.

J'en viens, en troisième lieu, à quelques pistes, en partie institutionnelles, sur la place de la recherche dans la vie et le parcours scientifique des personnels. J'évoquais en introduction la passion qui peut amener vers nos métiers. Aussi conviendrait-il de réfléchir à la place que la recherche a pu tenir chez les candidats aux concours. Comme tout concours de la catégorie A, celui de l'Inp est ouvert aux titulaires d'une licence. La réalité est tout autre. Les 33 élèves de la nouvelle promotion qui a intégré l'Institut en janvier sont tous titulaires d'un master et ont donc une première expérience de recherche, voire une autre lorsqu'ils sont diplômés de l'École du Louvre ; huit sont titulaires de deux masters, douze ont un diplôme supérieur, dont dix une thèse de l'École des Chartes, et trois ont un doctorat dans leur spécialité : les candidats sont plus diplômés qu'il n'est exigé d'eux. Peut-être faudrait-il introduire l'exigence d'une première expérience de recherche sur le plan statutaire.

Se pose ensuite la question de la recherche en cours de carrière pour les professionnels des musées, qu'ils soient conservateurs, restaurateurs, chargés d'études ou attachés. Pour l'heure, ils utilisent insuffisamment les congés de formation et les congés scientifiques. Il faut batailler auprès des collectivités territoriales pour leur faire comprendre la nécessité, dans une vie professionnelle bien remplie, de se ménager des temps de réflexion, d'actualisation des connaissances, de mise à distance ou d'écriture – des temps pour éprouver un autre plaisir que celui, très grand, d'accueillir dans son musée des publics variés, le plaisir aussi de servir le bien commun en tant que fonctionnaire de l'État ou d'une collectivité.

Il y a enfin la question de l'adéquation aux standards internationaux. Plusieurs institutions, et l'Inp y a pris sa part, ont entamé ces dernières années une réflexion et une action pour favoriser l'accès des personnels des musées au grade de docteur. L'École des Chartes, au sein de l'université Paris Sciences & Lettres, a créé il y a quelques années un doctorat sur travaux pour les conservateurs

du patrimoine et des bibliothèques ; cela consiste en un mémoire d'une centaine de pages qui fait le point sur dix ou quinze ans de travaux scientifiques, articles, commissariat d'expositions. L'Inp, dans le cadre d'une école universitaire de recherche avec l'université de Cergy, dont ses départements de littérature, ainsi que des écoles d'art, d'architecture ou du paysage, propose depuis trois ans un doctorat sur projet qui permet d'associer la réalisation d'un projet professionnel – pour les conservateurs, souvent un commissariat d'exposition, mais pour Valérie Kozłowski, directrice du musée départemental de l'Oise, c'est l'écriture de son projet scientifique et culturel, en particulier sur la place des collections d'archéologie ancienne – et une réflexion plus proprement académique sur la pratique. L'objectif est que la pratique professionnelle ne soit pas seulement production de connaissances mais aussi objet de connaissance pour les conservateurs.

Il ne s'agit là que de quelques pistes et il faut poursuivre le dialogue et le partage avec le monde académique. Ainsi, l'Inp a noué avec ses partenaires de Cergy une relation équilibrée. Il est tout à fait possible de progresser dans cette voie.

**Hélène Vassal** – Je vous remercie. Je donne maintenant la parole à Roland May, directeur depuis 2007 du Centre interdisciplinaire de conservation et de restauration du patrimoine (CICRP), sis à Marseille, le plus important laboratoire public de ce type en région, où il mène une politique de recherche extrêmement active.

**Roland May** – Mon propos sera essentiellement un témoignage. Nos missions étroitement liées à la matérialité des œuvres et des biens culturels nous mettent en relation permanente avec les musées mais aussi avec les scientifiques. Le CICRP assure une assistance scientifique et technique en conservation-restauration au bénéfice du patrimoine public ou privé protégé au titre des monuments historiques, donc auprès des musées. Notre mission est similaire à celle du C2RMF, le Centre de recherche et de restauration des musées de France, et du laboratoire de recherche des monuments historiques, le LRMH. Les vingt-six agents du CICRP ont des compétences soit en sciences « exactes », dotée d'instruments d'analyses et d'imagerie scientifique, soit en sciences humaines. Je précise que notre approche de la recherche dans les musées ne concerne pas l'histoire des collections comme la datation par exemple, mais leur

matérialité, le CICRP étant spécialisé dans les problèmes d'altérations des matériaux.

Nous apportons notre assistance sur sites patrimoniaux, ou nous accueillons des œuvres dans nos ateliers comme le fait le C2RMF. En outre, nous participons à des programmes de recherche et sommes partenaires de l'Unité mixte de recherches 3495 du CNRS, Modélisation pour l'architecture et le patrimoine (MAP), Marseille, au sein d'un laboratoire commun travaillant sur l'imagerie numérique et son apport à la conservation du patrimoine.

Nous sommes ainsi en relation avec deux mondes qui n'envisagent pas la recherche de la même façon. Leur cohabitation ne va pas toujours de soi et les recherches conduites dans les musées ne sont pas forcément perçues comme il le faut par les sciences exactes.

Le musée est un lieu de recherche, aux termes de la loi de 2002 relative aux musées de France. Cette recherche, sans être académique, participe à l'enrichissement de la connaissance d'un bien culturel : la restauration est un moment privilégié pour alimenter cette connaissance. Il importe également, comme l'a souligné Éric de Chassey, de lier cette recherche à la diffusion et ne pas la laisser dans une tour d'ivoire. C'est en cela peut-être que les musées restent frileux : faisant de la recherche comme M. Jourdain de la prose, ils n'en diffusent pas suffisamment les résultats comme on le ferait dans le domaine de la recherche. Or la restauration est un très bon support à la recherche et à la diffusion car on enrichit la documentation et on fait avancer la connaissance – la recherche qu'est-ce d'autre ? -, et surtout c'est un moment privilégié de rencontrer et de se confronter avec d'autres professionnels : des restaurateurs pour de la matérialité des œuvres, parfois des scientifiques qui procèdent à des analyses. Je suis souvent surpris de constater que ces occasions ne sont pas suffisamment exploitées par les musées pour communiquer ces travaux au public pourtant friand de ces sujets et que les sites internet des musées pourraient diffuser à faible coût.

Sur les 150 tableaux qui sont dans les ateliers du CICRP chaque année, dans un ou deux cas seulement un conservateur projette, en amont de l'opération, de faire de la restauration un support de recherche en vue d'une exposition. Ainsi, le musée de la Castre de Cannes a fait restaurer et nous l'avons accompagné en imagerie et analyses scientifiques celle du tableau *Judith et*

*Holopherne* d'Artemisia Gentileschi. Cela a permis de révéler une inscription mentionnant le commanditaire, une réduction du format et de constater que l'artiste qui utilisait le pigment jaune de plomb-étain-antimoine dans sa période romaine poursuivait cet usage dans sa période napolitaine identifiée pour *Judith et Holopherne* par l'historien d'art Francesco Solinas. Ces découvertes ont été mises en valeur par une exposition et un catalogue scientifique. Une démarche similaire, il y a quelques années avec le musée du Petit Palais d'Avignon a révélé un travail au pochoir dans une peinture sur bois du primitif italien Battista di Gerio. C'est ainsi que l'on peut faire connaître au public la capacité de recherche des musées. Mais de par leur caractère « habituel », ces opérations se déroulent trop souvent dans un entre soi qui conduit non seulement à créer cette tour d'ivoire mais à minimiser l'apport du personnel du musée, des restaurateurs et des scientifiques. Publier, et surtout montrer – ce qui est la vocation du musée – donnerait à la recherche une valeur qui inciterait à la pratiquer plus. Actuellement, les musées ne mettent pas assez cette recherche en avant ni la communauté scientifique dont ils font partie, alors qu'elle ne requière pas forcément des moyens conséquents.

On peut, dans le même esprit, utiliser les mémoires des restaurateurs avec leur accord et en les associant. Une mention spéciale peut être faite pour les mémoires de fin d'études des élèves restaurateurs de l'Inp dont j'ai eu le plaisir de présider le jury de sortie de la promotion 2019 et 2020. Chaque mémoire était un possible sujet d'exposition, alliant recherche, restauration, travail sur le patrimoine, diffusion auprès du public. En allant dans cette voie, le musée peut aussi montrer que la recherche est avant tout un travail de réseau : à partir d'une problématique autour d'une œuvre, il s'agira de rassembler les compétences requises, qui ne se trouvent pas dans le musée mais qu'on cherchera à l'université, chez les scientifiques, les restaurateurs... Les musées devraient développer cette démarche de façon plus volontariste.

Un niveau plus élaboré existe lorsqu'un ou des musées proposent des thématiques de recherche à partir d'un corpus d'œuvres. Ce cas est bien moins fréquent que le cas précédent car il faut faire collaborer ensemble diverses institutions. Beaucoup de musées, surtout en région, n'ont pas accès aux ressources scientifiques ou techniques, car ils connaissent mal ce type de réseaux. Je donnerai cependant deux exemples. Le musée d'histoire de Marseille, le

musée de Martigues et le musée Granet d'Aix-en-Provence ont décidé avec le service régional d'archéologie, le CICRP et le Centre de recherche et d'enseignement de géosciences de l'environnement d'entreprendre des recherches sur les sculptures celto-ligures du sud-est de la France. Ces recherches globales concernent l'archéologie, les archives, l'identification des pierres et des carrières d'origine. De même, le musée Fabre de Montpellier et les Abattoirs de Toulouse ont souhaité étudier avec le CICRP les altérations de certaines peintures utilisées par Vasarely et Soulages dans les années 1955-1956.

Ce type de projet nécessite un réseau scientifique, de définir des objectifs et de trouver des intérêts et un calendrier communs. Il faut aussi des financements supplémentaires, les structures administratives (régie municipale...) ne sont pas toujours les mieux adaptées à de tels projets. Les montages financiers possibles sont parfois méconnus des musées. Des ressources existent, par le biais des régions, d'organismes tels que la Fondation des sciences du patrimoine mais avec des critères pour lesquels les musées n'ont pas toujours les clefs d'entrée.

À cela s'ajoute une autre difficulté : pour que les laboratoires scientifiques acceptent de participer aux projets, il faut que les sujets les intéressent et les valorisent. Apparaît alors la confrontation entre recherche académique et cette « recherche muséale » : les objectifs respectifs ne sont pas toujours les mêmes et les laboratoires universitaires peuvent être réticents à participer à des projets qui ne déboucheront pas obligatoirement sur des publications dans les revues dites de « rang A » qui contribuent à l'avancée de carrière des chercheurs. Comment trouver un équilibre entre deux mondes qui n'obéissent pas aux mêmes règles ?

On retrouve toute cette dichotomie dans le troisième étage de la fusée « Recherche » : celle de la recherche académique, soumise aux règles du CNRS, de l'Agence nationale de la recherche (ANR) et des universités et issue des sciences exactes. Les musées sont assez peu présents dans de tels programmes... Outre l'obligation d'être un institut de recherche (ce que le CICRP, le C2RMF ou le LRMH ne sont pas en tant que tel), le montage est en soi compliqué, d'un grand formalisme, d'une temporalité limitée (3 ans en général) qui ne sont pas familiers au musée mais parfaitement maîtrisés par les chercheurs car ces projets représentent une part essentielle de

l'existence de leur laboratoire. Le musée apporte certes ses objets de collection, des sujets d'étude, mais il n'est pas un vrai maillon de la recherche. Il peut alors se sentir déconnecté de recherches menées souvent plus autour de questions méthodologiques et de développement de l'instrumentation, que sur l'objet patrimonial qui n'est alors qu'un support.

En conclusion, la perception de la recherche dans les musées est faussée parce qu'elle ne correspond pas exactement au schéma de la recherche académique, ni forcément à ses finalités. Il faut donc trouver une forme de collaboration telle que les chercheurs et le monde muséal les trouvent ainsi que des moyens financiers et des supports de publication leur permettant de mener des projets communs. Peut-être faut-il aussi développer une meilleure connaissance des réseaux universitaires et des outils disponibles – Fondation des sciences du patrimoine, bourses pour les doctorants disponibles dans le cadre de la convention industrielle de formation par la recherche (CIFRE), liste de laboratoires scientifiques avec des compétences particulières, afin que les musées en région ne soient pas obligés de s'adresser à des laboratoires parisiens et trouvent des compétences à proximité.

Il faut aussi montrer qu'il y a le besoin d'une recherche spécifique au sein du ministère de la Culture, autour de la connaissance des biens culturels. On y trouve certes des ingénieurs de recherche et des ingénieurs d'étude comme au CNRS mais au déroulé de carrière différente, que les pays anglo-saxons ont valorisé par une appellation spécifique, *conservation scientists*, sans équivalent en France.

Enfin, la recherche serait mieux reconnue dans les musées s'ils revendiquaient davantage cette étiquette, au même niveau que « l'accès du public », affirmant ainsi la place de la diffusion et de la conservation de manière équilibrée, dans leur mission fondamentale de transmission aux générations futures.

**Juliette Raoul-Duval** – Pascal Liévaux nous dira comment le ministère de la Culture envisage la recherche.

**Pascal Liévaux** – Je partage globalement cette analyse. La direction générale des patrimoines et de l'architecture du ministère de la Culture tente depuis plusieurs années – mais nous ne sommes

pas très nombreux pour ce faire – de consolider une politique de la recherche sur les patrimoines. La création de notre délégation, le 1<sup>er</sup> janvier dernier, va ouvrir la voie à de nouvelles réflexions transversales à ce sujet.

Cette recherche vise à améliorer l'action des professionnels que nous sommes, à éclairer les politiques qu'élaborent les institutions culturelles, ministère compris, dans le domaine du patrimoine et à inscrire les institutions patrimoniales, dont les musées, au cœur des défis actuels de la connaissance, avec l'intelligence artificielle et la compréhension du changement climatique. Le travail que nous menons, modeste au regard de l'ampleur de la tâche mais déterminé, repose sur quelques principes que je rappellerai.

Il s'agit d'abord d'associer systématiquement les professionnels du patrimoine et les chercheurs dits académiques dans les projets de recherche dès leur définition, garantissant ainsi que les résultats de ces recherches seront utiles à l'exercice des missions des professionnels des musées. Cela a été dit : trop souvent, autrefois, des chercheurs ne voulaient que la clef des réserves pour travailler sur les collections sans que les conservateurs et les responsables d'établissements soient véritablement payés de retour. Il est temps de donner toute leur place aux institutions patrimoniales dans des recherches que, pour les raisons techniques dites, elles ne peuvent souvent mener seules, et pour cela de concevoir des projets équilibrés élaborés conjointement, le soutien du ministère étant conditionné à cet équilibre.

Il faut aussi s'employer à lever les freins qui empêchent les professionnels du patrimoine de s'impliquer autant qu'ils le souhaiteraient dans les programmes de recherche. Les restaurateurs, qui exercent pour la plupart en libéral, ont grand mal à y participer : le plan de financement du programme doit prévoir le dédommagement du temps qu'ils passent à ces travaux. Quant aux personnels des musées et aux conservateurs eux-mêmes, ils ne sont pas toujours incités par leur hiérarchie à s'impliquer dans des projets de recherche ; parfois, cela peut même contrarier leur progression professionnelle. Nous réfléchissons à ces questions.

Il convient bien sûr d'encourager la pluridisciplinarité. Les sciences du patrimoine résultent des regards croisés d'historiens, d'historiens de l'art, d'archéologues, d'anthropologues, de sociologues et aussi de physiciens, de chimistes et maintenant de spécialistes des sciences du numérique, désormais omniprésentes dans les projets

de recherche pour la constitution de banques de données ou la réalisation d'imagerie et de maquettes en trois dimensions.

Il faut enfin encourager les rapprochements entre les institutions – c'est particulièrement important pour les petits musées qui ne disposent pas de service de recherche interne – et aider les structures patrimoniales à s'inscrire dans les réseaux de la recherche, à établir des partenariats avec les universités, l'INHA, le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, le CNRS, l'ANR. C'est pourquoi le ministère, à travers un accord-cadre conclu avec le CNRS, accompagne depuis plusieurs années les laboratoires travaillant sur des thèmes de recherche qui nous intéressent. Par ailleurs, la Fondation des sciences du patrimoine, qui associe le ministère et plusieurs universités et les institutions patrimoniales, dont de grands musées, est l'exemple de ce que nous souhaitons promouvoir pour mettre en œuvre les sciences du patrimoine dans de bonnes conditions.

Dans le contexte, heureux, de sciences ouvertes, il est nécessaire de diffuser les résultats obtenus. Cette diffusion est conditionnée par la pérennité des données de la recherche et des outils fabriqués à l'occasion de ces recherches. Or, de trop nombreuses banques de données élaborées à grands frais par des musées ont disparu quand leur auteur est parti en mobilité ou à la retraite. Quand des recherches ont fait l'objet de financements publics, l'obligation de pérennité et de transmission des savoirs s'impose ; nous y sommes très attentifs.

Les résultats de la recherche doivent être restitués au public et les musées sont bien placés pour le faire directement, par des publications, en ligne notamment, des expositions, des conférences et des programmations culturelles mettant en avant les recherches menées au sein des musées ou avec eux.

Et puis, il faut prendre le temps de rédiger des articles, destinés non seulement aux revues de rang A mais aussi aux revues spécialisées, telles que celles du ministère, *In Situ*, revue en ligne des patrimoines qui croise les regards des conservateurs et des chercheurs académiques, ou *Technè*, qui se consacre aux questions de conservation et de restauration.

Enfin, de très nombreux thèmes de recherche ne sont pertinents que s'ils sont traités au niveau européen ou plus largement

international. Je vous invite à être très attentifs au volet « recherche culturelle » du programme cadre européen *Horizon 2021-2027* pour la recherche et l'innovation, qui propose des financements intéressants. La première vague d'appels à projets sera lancée dès le printemps. La France a fait partie des pays membres de l'Union européenne qui ont beaucoup bataillé pour que le patrimoine constitue l'un des axes de ce programme cadre. Ce n'était pas le cas dans le programme précédent ; ça l'est maintenant, cela garantit que des projets seront financés dans nos domaines et j'invite vos institutions à se rapprocher des laboratoires universitaires pour répondre aux appels à projets.

La France est engagée dans deux dispositifs européens. Il s'agit en premier lieu de la seule initiative de programmation de recherche conjointe en sciences sociales, intitulée *Patrimoine culturel et changement global* ; nous la pilotons depuis deux ans. Les représentants des ministères de la Recherche et de la Culture d'une vingtaine de pays européens se concertent régulièrement, avec le soutien de leurs agences respectives de financement de la recherche, pour définir les priorités en matière de recherche sur le patrimoine en Europe et pour faire du lobbying afin que cette recherche trouve son financement. Plusieurs appels à projets ont été lancés. Le dernier en date portait sur le thème « Patrimoine, identités et perspectives ». Un autre se prépare qui portera sur l'impact du changement climatique sur le patrimoine et sur ce que le patrimoine peut apporter à des politiques de développement durable. Vous pouvez consulter sur la plateforme *Heritage Research Hub*, lieu d'échanges entre professionnels du patrimoine et chercheurs sur le patrimoine, l'agenda stratégique pour la recherche, le transfert et l'innovation qui résulte de ces réflexions.

Cinq axes prioritaires ont été définis : les liens entre patrimoine et société ; la gestion durable du patrimoine culturel et les nouveaux modes de gouvernance ; l'élaboration de nouveaux modes de conservation ; l'évolution du patrimoine culturel dans un contexte de changement social, politique, économique et environnemental – comment faire face au terrorisme culturel, aux trafics de biens culturels, à l'impact des pandémies sur les musées ? ; le patrimoine culturel confronté à l'impact du changement climatique, pour favoriser la recherche sur les moyens d'anticiper et de contrer cet impact.

D'autre part, la France, par le biais du C2RMF, est fortement impliquée dans l'infrastructure européenne de recherche sur les sciences du patrimoine (E-RIHS). Ce programme, coordonné par l'Italie, est l'aboutissement de dizaines d'années de travaux menés, notamment sous la houlette de l'Italie et de la France sur l'approche matérielle des œuvres patrimoniales. Il vise à mettre en réseau de grands instruments d'analyse de la matérialité des objets patrimoniaux et les équipes scientifiques concernées, pour passer de la concurrence au partenariat. Ces instruments d'analyse sont souvent extrêmement onéreux : nous faisons le pari d'investissements complémentaires entre les pays européens. L'un des apports de la France est le Synchrotron Soleil installé à l'université de Paris-Saclay, dont le laboratoire Ipanema, tout entier consacré au patrimoine culturel, permet la caractérisation très fine des matériaux des œuvres soumises à analyse. Les méthodes d'analyse par faisceau d'ions permises par le nouvel instrument AGLAÉ sont aussi intéressantes.

**Steph Scholten** – Je vous souhaite la bienvenue au musée Hunterian à l'université de Glasgow, en dehors de l'Union européenne désormais, malheureusement. La situation n'y est pourtant pas si différente de ce qu'elle est en France : les orateurs précédents ont souligné la fracture qui existe entre l'université et la recherche pratiquée dans les musées – celle-ci étant d'ailleurs difficile hors des grandes cités, dans les petits musées qui n'en ont pas les moyens. Les musées d'université tel le Hunterian se trouvent à un carrefour entre les deux.

Laissez-moi vous le présenter en quelques images. William Hunter, médecin et accoucheur de la reine Charlotte d'Angleterre, était un homme des Lumières. Sa collection, la première à être organisée de façon rationnelle, dans l'esprit des Encyclopédistes, fut léguée à l'université à sa mort en 1783, et devint le premier musée public en Écosse en 1807. Elle se développa, en particulier après le réaménagement de 1870, et comporte aujourd'hui 1 500 000 objets de toute nature, répartis en divers lieux sur le campus, ce qui la met au niveau des grands musées d'université de Cambridge, Oxford et Londres. Ses collections sont réparties en un musée d'anatomie, un musée de zoologie, la maison de l'architecte Charles Rennie Macintosh et, depuis 2016, nous disposons d'un centre de recherche pour enseigner à partir de nos collections et travailler

avec des spécialistes de la restauration et avec les universitaires. Cette multiplication des lieux est caractéristique du développement des musées d'université aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la recherche se diversifiant de plus en plus ainsi que, à la suite du travail de terrain, les collections et dans certains cas les espaces de présentation et les laboratoires, avec une spécialisation par discipline. Cette configuration est encore celle de nombreux musées d'université ; elle reflète la méthode scientifique développée dans la tradition occidentale issue des Lumières et l'expansion coloniale.

Mais, désormais, la recherche n'est plus au cœur de l'activité des musées. Bien rares sont ceux qui envoient encore des archéologues pratiquer des fouilles ou des biologistes étudier la biodiversité. Peu ont de grandes bibliothèques d'étude – et certains viennent d'annoncer qu'ils en réduisent la taille. De toute façon, la recherche n'était guère possible dans la plupart des musées par manque de moyens et de compétences, sinon pour des projets occasionnels. Au centre de l'activité d'un musée figure désormais le travail avec un public surtout local. Faute de financement, le travail intellectuel ne se fait plus ; cela fige l'état des connaissances sur les collections et va les rendre, au fil du temps, de moins en moins pertinentes.

J'insiste sur un phénomène nouveau : on nous demande désormais de nous interroger non plus sur ce que sont mais sur ce que signifient nos collections pour certains segments du public et pour le monde en général, et la réponse ne passe pas par la recherche disciplinaire traditionnelle. Il faut recourir à d'autres approches transverses, comprendre les limites de nos méthodes, adopter d'autres perspectives et permettre à d'autres de travailler sur nos collections de la manière qui leur semble pertinente. Il faut aussi, et c'est ce que dit la nouvelle définition du musée proposée à l'assemblée générale de l'ICOM, nous adresser à d'autres publics, pour l'instant étrangers aux musées, que la bourgeoisie blanche qui en est le public habituel, ce qui implique pour le conservateur de renoncer à son autorité fondée sur l'approche scientifique pour s'ouvrir à une interprétation sous différentes facettes. Ce n'est pas facile, certes, car les musées aiment à contrôler le récit qu'ils présentent, mais qu'on l'apprécie ou pas, c'est bien la direction prise désormais dans le monde occidental.

J'évoquerai deux expériences récentes. William Hunter, anatomiste et accoucheur, a accumulé une documentation importante

sur la grossesse et la naissance. Ses dessins et des moulages de corps de femmes mortes pendant la grossesse ont servi de matériel d'enseignement depuis plus de 200 ans sans qu'on se pose plus de questions. On sait qui étaient les assistants de Hunter au laboratoire, qui faisait des esquisses pour lui, mais on ne s'est jamais demandé qui étaient ces femmes disséquées. Comment obtenait-il les corps ? On se trouve ici au début du processus de médicalisation de l'enfantement. Mais il s'agit aussi d'images violentes de mutilations. Elles ne relèvent pas seulement des débuts de l'histoire de la médecine et du rôle qu'y a tenu le fondateur de notre musée mais aussi de l'histoire du genre. Lorsque nous sommes allés à Yale présenter une partie de nos collections, on nous a demandé de ne pas exposer de tels objets car certains membres du personnel avaient exprimé des objections.

Mon second exemple concerne le début de l'industrialisation. La pompe à feu de Newcomen était une machine à vapeur primitive. En la perfectionnant, James Watt, autre Glaswégien de génie, offrit l'outil efficace qui fut l'un des fondements de la Révolution industrielle. Ces deux machines dont vous voyez des exemplaires sont des symboles de la science de l'ingénieur. Mais récemment, on s'est intéressé au contexte dans lequel James Watt est venu travailler à l'université de Glasgow et l'on a ainsi découvert qu'un autre Écossais, Alexander Macfarlane, avait fait fortune à la Jamaïque grâce à des plantations de canne à sucre exploitées par des esclaves. Il avait acquis bon nombre d'instruments scientifiques, commencé lui-même certaines recherches et, à son décès, légué tous ces objets à l'université de Glasgow. Celle-ci avait alors engagé James Watt pour gérer cette collection, et c'est ainsi qu'il travailla à développer sa machine à vapeur. De plus, la famille de Watt était très impliquée dans la traite des esclaves, et lui-même l'était vraisemblablement aussi. C'est tout un contexte qu'on ne connaissait pas ou qu'on ne jugeait pas pertinent de mentionner, en se contentant de regarder la machine à vapeur comme la prouesse technique d'un ingénieur. Là encore, on comprend que le XXI<sup>e</sup> siècle exige des approches différentes des approches simplement disciplinaires qui ont eu cours dans les deux siècles précédents.

**Juliette Raoul-Duval** – Je vous remercie de cette présentation. Les intervenants peuvent répondre directement sur le chat aux questions qui leur sont posées, et peut-être Steph Scholten

pourra-t-il revenir sur la comparaison internationale concernant la recherche au cours de la table ronde.



# Partie 2

---

**La recherche  
dans les musées à l'épreuve  
des questions vivantes**



## Table ronde

**Ariane James-Sarazin**, directrice adjointe du musée de l'Armée

**Francis Duranthon**, directeur des musées de la ville de Toulouse

**Anne-Catherine Robert-Hauglustaine**, directrice du musée de l'Air et de l'Espace

**André Delpuech**, directeur du musée de l'Homme

**Modérée par Laurence Isnard**, cheffe du bureau des acquisitions, restauration, conservation préventive et recherche au Service des musées de France



**Laurence Isnard** – Nous venons d'entendre des intervenants extérieurs au musée, même si Steph Scholten vient de nous y faire entrer. Restons-y et donnons la parole à des directeurs, directrices d'institutions muséales qui vont nous parler à présent de la façon dont la recherche se vit et se développe dans leurs musées.

Comment s'incarne la recherche dans vos musées et que signifie ce terme pour vous, en tant que directeurs de musée ? En avez-vous une perception différente selon la nature de votre institution – musée national sous la tutelle du ministère des Armées, musée national sous la tutelle du ministère de l'enseignement supérieur et un musée de collectivité territoriale ? La recherche n'étant pas réservée aux conservateurs, pour faire écho aux propos d'Éric de Chassey, comment l'encouragez-vous au sein de vos équipes et comment, par ailleurs, la défendez-vous auprès de vos tutelles ? Comment concilier le temps consacré à la recherche et le temps dévolu aux tâches administratives ? Enfin, quelles relations entretiennent vos musées avec les universités et d'autres organismes de recherche ?

**Ariane James-Sarazin** – Je fais mien le propos d'Éric de Chassey. À mes yeux, la recherche est d'abord un état d'esprit, que nous essayons, modestement, de faire vivre au musée de l'Armée. Nous l'avons tous dit, le musée est, comme l'école, une des

institutions d'autorité longtemps perçues – et encore ainsi perçue par beaucoup – comme détenant et dispensant un savoir certifié et servant de cadre de référence. Cette conception traditionnelle du musée, comme de l'école, est mise en cause par les changements de notre société où l'on conteste globalement le principe d'autorité, où le nombre de prescripteurs s'est multiplié, où la mémoire est valorisée par rapport à l'histoire, l'opinion par rapport au savoir. Dans un tel contexte, il est impératif de développer la recherche au musée. Mais prenons garde : il ne s'agit en rien de mener un combat d'arrière-garde pour reconstituer dans un musée-citadelle ou un musée-mastaba une *doxa* qui serait la Vérité. Au contraire, l'esprit de recherche dont j'appelle le développement doit s'incarner dans une démarche scientifique pour faire du musée un outil d'investigation scientifique, un lieu de débats et de confrontations intellectuelles autour de faits et de données avérés et construits mais remis en permanence sur le métier.

Nous avons tous conscience désormais de l'historicité multiple du musée, qui se fonde sur celle des objets dont nous avons la garde, celle de la mise en récit que nous proposons, et celle de l'institution elle-même dont nous savons, depuis *Les Lieux de mémoire* de Pierre Nora, qu'elle est un objet de recherche en soi. L'enjeu est donc de promouvoir un musée « en recherche » plutôt qu'un musée lieu de recherche, c'est-à-dire un endroit où l'on montre que la recherche est vivante, mouvante, et qui reflète une vision critique et évolutive de l'objet auquel on s'intéresse.

La notion de « musée en recherche » me semble donc fondamentale pour exprimer une conception dynamique de l'esprit scientifique. Le « musée en recherche » s'appuie en priorité sur les collections, mais celles-ci sont des sources primaires qui demandent que l'on fasse appel à des sources secondaires et qui, en tant que sources, doivent être soumises à la critique. La recherche au musée part des objets mais, comme l'a souligné Éric de Chassey, elle ne s'y limite pas. Les objets s'insèrent dans un contexte historique qu'ils éclairent et qui les éclaire ; cela vaut particulièrement pour un musée d'histoire comme le musée de l'Armée.

Le « musée en recherche » doit tendre à croiser et décloisonner les questionnements en faisant appel à une pluralité de disciplines scientifiques, sans se limiter au domaine dont le musée considéré s'est fait une spécialité.

Enfin, le « musée en recherche » doit appliquer cette dynamique à tout ce qui fait la vie de l'établissement : acquisitions, restaurations, accrochages, expositions temporaires et parcours permanents, avec une double démarche : la recherche appliquée dans le cadre des expositions temporaires où il s'agit très souvent de donner à voir et de transmettre le produit d'un savoir synthétisant les connaissances des spécialistes sur un sujet ; la recherche fondamentale, travail au long cours plus silencieux, pour les parcours permanents ou les objets en réserve. En résumé, le « musée en recherche » que j'appelle de mes vœux ferait du musée, un laboratoire et un écosystème professionnel entrant en résonance avec une pluralité de réseaux comprenant ceux inhérents aux publics.

**Laurence Isnard** – Francis Duranthon, pourriez-vous nous dire si vous considérez que les musées de la ville de Toulouse sont des « musées en recherche » ?

**Francis Duranthon** – La recherche, dans un musée, est un état d'esprit. Le chercheur, curieux par essence, doit convoquer une série de disciplines pour nourrir une réflexion. Les musées ont deux piliers : les collections, dont il a été beaucoup question, et le public. La recherche dans les musées est autant le fait de scientifiques travaillant dans les collections que de gens qui étudient « l'objet musée », dont l'un de ses constituants essentiels : les publics. Ces recherches-là sont directement utilisables par le conservateur qui, dirigeant une institution, a besoin de comprendre les attentes du public pour piloter l'établissement.

Je dirige un musée d'histoire naturelle, et j'ai la chance que l'ensemble des collections naturalistes de France soit reconnu nationalement comme un objet de recherche. Il en va un peu différemment pour un musée scientifique et pour les musées d'histoire de l'art ou d'archéologie. Mais l'ANR a récemment lancé un appel à manifestation d'intérêt sur la culture scientifique et des programmes de recherche s'enclenchent dans ce domaine ; la loi de programmation de la recherche prévoit qu'au moins 1 % du budget d'intervention de l'Agence est consacré au partage de la culture scientifique ; le programme de recherche sur les réseaux de médiation est porté par Universcience. Un ensemble de programmes de recherche s'élabore donc qui vise à faire entrer l'esprit de recherche au sein des musées scientifiques.

Dans les établissements que je dirige, où la recherche n'est pas simplement le fait du directeur mais de quantité de personnes, assistants comme attachés de conservation, je demande que la recherche ne se fasse pas sur les collections mais autour d'elles. La collection est un prétexte : l'objet m'intéresse par sa sémiologie. Comme tous professionnels des musées, nous documentons bien sûr au mieux nos collections avec l'aide de collègues ethnologues, anthropologues et botanistes ou autres. Mais nous développons aussi des problématiques de recherche en lien avec elles, singulièrement au sujet de la conservation : ainsi, la pyrite se dégradant, il est important de travailler sur la conservation des ammonites pyriteuses. Nos collections permettent donc souvent d'élargir une problématique de recherche.

La difficulté est d'articuler le travail de fond du musée – la gestion des collections – et la nécessité absolue de développer la recherche. On peut avoir la capacité de lancer des programmes de recherche ou participer à une équipe de recherche. Le musée n'est pas une institution isolée : il fait partie d'un écosystème où se trouvent des gens qui ont un intérêt pour nos collections. Nous, directeurs de musées, devons trouver l'équilibre entre nourrir la réflexion des chercheurs et nous assurer que la recherche menée nous éclaire sur nos collections et nos pratiques. Des interfaces sont donc à construire avec les universités, le CNRS, l'Inserm et, de manière générale, les grandes infrastructures de recherche.

Il est très important que les personnels des musées, et non uniquement les conservateurs, soient intégrés dans les réseaux de recherche. Pour moi, il n'y a pas de dichotomie entre la recherche universitaire et la recherche dans les musées : je me considère comme un chercheur universitaire comme les autres et comme un chercheur de musée comme les autres. La recherche est un état d'esprit partagé, un continuum entre des gens dont certains sont à l'université et d'autres qui participent de la recherche et qui occupent des postes dans d'autres institutions comme les musées. Mais, cela a été dit, la progression professionnelle d'un chercheur est beaucoup plus rapide s'il publie dans des revues de rang A alors qu'un conservateur peut publier dans une revue de rang Z sans dommage pour sa carrière.

Ces deux mondes doivent apprendre à se connaître et à comprendre les enjeux respectifs. Seule une discussion féconde permettra

d'établir des thèmes de recherche répondant aux exigences de l'avancée de carrière d'un chercheur et aux besoins d'une institution muséale. Le musée, acteur, chercheur et qui assure des missions de délectation des publics, se doit de faire la médiation entre le monde de la recherche et le monde « profane ». Nous sommes nous-mêmes des profanes dans certaines disciplines : travailler avec des chercheurs en optique sur la mise au point de scanners ne fait pas de moi un spécialiste d'optique.

L'intérêt des musées est de permettre le croisement de multiples disciplines de recherche qui collaboreront sur des thèmes de recherche que nous pouvons apporter, identifier ou soutenir. Il en résulte des recherches aux visées diverses : recherche appliquée sur nos pratiques professionnelles, nos publics et la conservation, et recherche fondamentale. Nous participons en permanence au développement de ces réflexions tout en assurant l'interface entre le monde de la recherche et les publics. Ce qui fait la richesse et qualité de nos métiers est d'être dans les deux camps, sans antagonisme mais dans un continuum.

Comment valoriser les travaux de recherche que nous menons auprès de nos tutelles, souvent dubitatives sur notre rôle à ce sujet ? Pour ma part, j'explique aux élus que ce travail se fait en liaison avec nos collègues universitaires sur des thèmes qui nous concernent et que les résultats de la recherche alimenteront nos expositions et le travail scientifique que nous menons dans nos institutions. J'explique que si, dans le cadre d'un partenariat conventionné avec le CNRS, une assistante de conservation part trois semaines au Brésil, cela ne signifie pas qu'elle y prend des vacances défrayées mais pour une bonne raison : grâce à cela, nous avons monté l'exposition *Oka Amazonie* sans nous en tenir au discours des ethnologues, en demandant à des Amérindiens de nous donner à voir ce qu'ils veulent bien de leur culture. Ainsi se nouent des contacts et des collaborations qui nourrissent expositions temporaires et permanentes. Voilà le travail de conviction qu'il faut mener auprès des élus.

Enfin, il est vrai qu'il est compliqué de concilier recherche et administration. Toutefois, en général, un chercheur n'est pas productif toute sa vie : il l'est dans sa jeunesse, mais viendra un temps où il se consacrera davantage à l'administration de la recherche, continuant à nourrir sa réflexion au travers des sujets de

thèse qu'il propose à ses étudiants. De même, le vieux conservateur que je suis désormais participe à l'administration de la recherche par le biais des projets de recherche de mes collaborateurs.

Ce travail quotidien est un travail de réseau, comme l'a souligné Steph Scholten. Des ponts doivent être bâtis entre musées et universités mais il y a aussi beaucoup à faire pour améliorer la collaboration entre les musées et les organismes de recherche.

La recherche dans un musée est un état d'esprit qui doit être insufflé à tous les personnels car c'est par le biais de la recherche que nous sommes bien dans nos métiers et dans ce que nous transmettons à nos publics. Pour eux, ce qui leur est présenté au musée est la vérité. Notre rôle est de leur faire comprendre que la vérité, notamment dans les disciplines scientifiques, peut être une vérité instantanée très souvent remise en cause et que la controverse est ce qui fait avancer la recherche. C'est en ce sens que je m'efforce de travailler avec mes équipes.

**Laurence Isnard** – Qu'en est-il au musée de l'Air et de l'Espace ?

**Anne-Catherine Robert-Hauglustaine** – Cette table ronde vise à faire s'exprimer des directeurs d'établissement qui sont aussi des chercheurs. Selon moi, ces deux mondes doivent travailler ensemble. J'appartiens aux deux, étant d'une part directrice du musée de l'Air et de l'Espace, qui rassemble 110 personnes et de très importantes collections, d'autre part professeur associé, enseignant en Master 2 à une vingtaine d'étudiants. Cette double casquette m'a permis de survivre à la situation décrite : il est vrai que l'université a tendance à considérer que quiconque n'est pas universitaire à temps plein ne peut se dire chercheur puisque les musées se limitent à « étudier » les collections – alors que « l'étude » peut amener chaque établissement à faire bien davantage que travailler sur les collections.

Qu'il y ait beaucoup d'aéronefs de grand format au musée de l'Air et de l'Espace a conduit à une réflexion sur la recherche au musée. Elle s'est traduite dans la refonte de l'organigramme de l'établissement. Lors de mon arrivée, il ne disait rien de la recherche. J'ai tenu à ce que le département des collections soit expressément dit « scientifique et des collections » et qu'il comprenne un service consacré à la recherche. Cela a provoqué une discussion sur ce

qu'est la recherche au musée, et les agents ont compris que je leur demandais de travailler sur les collections comme ils le faisaient déjà mais aussi d'aller regarder ailleurs, de sortir de leur zone de confort. Ainsi nous sommes-nous rapprochés de l'Institut de soudure, école supérieure d'ingénieurs, pour conduire un projet ANR sur la corrosion des avions ; construire de tels partenariats ne va pas de soi dans nos musées mais c'est indispensable. Nous avons aussi demandé à des chercheurs de l'armée de l'air, ingénieurs aéronautiques qui ne viennent ordinairement au musée qu'en tant que visiteurs, de participer à nos programmes de recherche.

Une dynamique s'est ainsi créée entre le personnel du musée et ces personnels extérieurs ravis de se trouver devant les collections avec leur propre approche, tout autre que la nôtre. La recherche est la rencontre de plusieurs mondes et l'apprentissage du travail en commun, dans le respect des méthodologies respectives. Quand nous montons des projets ANR et des bourses CIFRE, quand nous participons à des groupements de recherche, nous devons comprendre un monde différent de celui de la culture : nous avons chacun nos acronymes... et nos réticences. Il faut donc commencer l'exercice avec l'idée ferme que ces difficultés vont s'aplanir quoi qu'il en soit ; surtout, il faut faire venir les étudiants. Au cœur de la recherche, il y a les enseignants qui, avant cela, sont des étudiants, des doctorants, des chercheurs – et l'on serait surpris que, dans de nombreuses formations, ils ne sortent pas de leur milieu. Nos musées ont un rôle essentiel à jouer dans l'accueil des étudiants et le partenariat, et cela doit devenir un réflexe général à l'université.

Quand, il y a plus de vingt ans, j'ai commencé ma thèse sur un sujet d'histoire des sciences et des techniques, les professeurs qui m'accompagnaient n'avaient pas pour premier réflexe d'aller dans un musée voir les objets qui m'occupaient, mais de travailler sur les sources, dans les archives. Aux élèves historiens des sciences et des techniques, on disait : « Trouvez votre *corpus* d'archives » ; on aurait pu nous dire aussi : « Trouvez vos objets et intégrez la notion d'archives, de sources et d'objets ». L'évolution considérable intervenue au cours des deux dernières décennies tient probablement pour partie à ce que les enseignants sont plus habitués à travailler avec les collègues des musées. Mais c'est en amenant les étudiants de toutes disciplines dans les musées que l'on établira un pont entre les deux mondes. Pour l'instant, un doctorant en biologie ou en chimie ne songe pas immédiatement à aller examiner une partie

des collections : il aura parfois l'impression de perdre son temps. Comme nombre d'autres orateurs, je pense indispensable que le temps passé à la recherche dans les musées et l'investissement personnel dans l'enseignement de la culture scientifique et technique et dans la pratique muséale soient reconnus par le ministère dans le cursus de maître de conférences puis de professeur. À l'inverse, dans la formation des conservateurs, le pont avec l'université doit se créer sans que les uns aient peur des autres.

Deux mondes doivent apprendre à travailler ensemble. On est sur la bonne voie mais on n'a pas toujours exactement le même langage. Misons sur la jeunesse et sur nos étudiants, et je suis convaincue que cela deviendra un réflexe naturel d'être universitaire et de participer à des projets dans les musées ou d'y travailler.

**Laurence Isnard** – Et vous André, quel est votre point de vue depuis le musée de l'Homme ?

**André Delpuech** – Le musée de l'Homme, fondé en 1937 par Paul Rivet comme « musée laboratoire », dépend du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche : la recherche est donc par nature dans son ADN. De fait, il a pour particularité d'abriter plus de 300 chercheurs répartis au sein de six laboratoires rattachés aux sciences humaines, avec lesquels nous travaillons régulièrement – même s'il faut apprendre à travailler ensemble tant nos missions sont parfois éloignées. Certains collègues font ainsi de la recherche fondamentale dans leurs laboratoires rattachés au Muséum national d'histoire naturelle, au CNRS ou à l'Institut de recherche pour le développement, sans véritable liens avec nos activités muséales, d'autres chercheurs contribuent plus activement à nos missions relatives aux collections, aux expositions, aux galeries permanentes et aux débats en cours.

J'estime nécessaire que des scientifiques soient membres des équipes des musées, et même à leur tête. De par ma formation, comme au travers de mes actions, je me considère pleinement comme un scientifique. Dans les différents métiers que j'ai successivement exercés dans les DRAC ou dans l'administration centrale du ministère de la Culture, mon fil rouge a toujours été la gestion de la recherche scientifique. On oppose souvent le travail qualifié d'administratif, qui serait ennuyeux, et la recherche, plus noble. Au contraire, je considère qu'administrer la recherche c'est faire de la

recherche, puisqu'on oriente celle-ci par les moyens mis vers tel ou tel sujet, le choix d'une exposition, une étude sur tel aspect d'une collection. Dans des discussions avec les étudiants, je compare souvent également notre métier à celui d'un médecin généraliste, qui a tout son rôle de coordonnateur à jouer face aux spécialistes ; certains, plus ambitieusement, se qualifieront de chefs d'orchestre. Il ne me déplaît pas non plus d'être comparé à un réalisateur de film, qui dirige une création, en trouvant des financements et des producteurs pour son film, en œuvrant avec des scénaristes, en choisissant des artistes, puis finalement en collaborant avec des diffuseurs. Il nous est ainsi nécessaire d'avoir une force de conviction ou ce qu'on a qualifié de façon heureuse dans ce débat d'état d'esprit de la recherche. Bien entendu, comparons ce qui est comparable. Et notre travail « scientifique » est fort éloigné de celui d'un chercheur du CNRS qui consacre sa carrière entière à un domaine précis, la génétique ou l'archéologie du Paléolithique supérieur, par exemple, au musée de l'Homme : c'est un spécialiste de son domaine. Mais le fait de s'insérer dans un écosystème de la recherche et de concourir à l'articuler, c'est y participer, car la recherche n'est pas – et de moins en moins – un travail isolé, c'est un travail d'équipe. De ce point de vue, au musée de l'Homme nous avons la chance d'être à la charnière de plusieurs mondes de nombreuses disciplines des sciences humaines.

Pour terminer, notre rôle de scientifique tient aussi à la méthode que nous employons et au discours que nous tenons en bout de chaîne. Dans un musée de société comme le nôtre, un musée des idées parfois plus qu'un musée de collections, on traite de sujets qui ne sont pas en autres comme l'évolution, le racisme, la génétique, l'intelligence artificielle – ainsi, notre prochaine exposition, intitulée *Aux frontières de l'humain*, explore toutes les limites des manipulations du corps humain, dans le sport par exemple ou par le biais de la génétique. Il importe alors que nous soyons capables de prendre la parole face à d'autres discours qui, y compris dans les sciences sociales et l'anthropologie, manipulent la science.

L'an dernier, nous avons honoré le réseau de la Résistance du musée de l'Homme, qui s'est mis en place dès 1940. Il faut se revendiquer d'un héritage, a dit Christian Hottin. Lorsqu'on se souvient de l'instrumentalisation de l'archéologie et de l'anthropologie en des moments obscurs de notre histoire, comme la Seconde Guerre mondiale, on comprend qu'il est plus que jamais indispensable

de produire un discours scientifique de haut niveau, argumenté et porté avec conviction, L'intellectuel doit être un homme d'action, a-t-il dit également. Cela m'évoque la figure de Paul Rivet, un grand homme de notre maison du Trocadéro, qui, dès 1934, avait participé à la création du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, pour affirmer que l'anthropologue devait jouer, dans la cité, un rôle politique au sens noble du terme.

**Laurence Isnard** – Je vous remercie pour vos propos qui illustrent l'engagement des chercheurs, des musées et en particulier celui-ci du musée de l'Homme. Je retiens de vos interventions les mots : écosystème, questions vivantes, interface, état d'esprit qui caractérisent le « musée en recherche ».

On peut se demander si la dichotomie entre musée et recherche n'est pas spécifiquement française. Steph Scholten nous apportera peut-être un point de vue extérieur.

**Steph Scholten** – D'expérience, et j'ai travaillé en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas, aux États-Unis, on retrouve partout la même dichotomie entre recherche académique et recherche au musée. Le Louvre ou le Victoria and Albert Museum à Londres ont leur propre centre de recherche. Souvent, dans ce cas, il s'agit de recherche appliquée, avec un objectif concret relatif à un cas précis. J'ai toujours essayé de rapprocher recherche universitaire et recherche dans les musées. Ce n'est pas chose facile, mais lorsque cela se fait, le résultat est très satisfaisant.

**Juliette Raoul-Duval** – Parmi les questions posées aux intervenants, celle-ci est récurrente : qui fait de la recherche au et pour le musée ? On semble souhaiter que celle-ci ne soit pas cantonnée aux conservateurs mais que tous puissent y concourir. Qu'en pensent les directeurs de musée ici présents ?

**Ariane James-Sarazin** – Dans le cadre du projet scientifique et culturel du musée de l'Armée validé l'an dernier, nous avons recensé les chercheurs internes au musée. Il est apparu que la recherche n'est pas l'apanage des conservateurs – certains d'entre eux n'en font pas – mais que l'état d'esprit de recherche englobe bien d'autres collaborateurs, y compris des vacataires. Il existe dans beaucoup de musées une communauté de recherche qui n'est

pas le propre d'une fonction, et encore moins d'une catégorie statutaire – en l'occurrence la catégorie A, à laquelle nombre de jeunes collègues ont du mal à accéder malgré leurs compétences et leurs intérêts intellectuels.

**André Delpuech** – Dans nos rapports annuels d'activité, je fais état des publications du personnel scientifique, et aussi d'autres qui mentionnent le musée. À mes yeux, il y a un continuum. En tant qu'archéologue et muséologue, il m'arrive de publier dans des revues internationales, de coordonner des ouvrages ; et en même temps, je dirige ce musée. À chacun de prendre sur son temps, personnel ou professionnel, pour faire de la recherche, mais ce temps de réflexion et d'écriture est indispensable. Cette dimension est souvent oubliée, mais la réalisation d'un catalogue d'exposition est le couronnement d'années de recherches préalables et il pourra servir de référence pendant longtemps. Dans les institutions scientifiques, la recherche est souvent liée à la publication dans les revues de rang A, mais dans d'autres structures comme les nôtres, elle prend d'autres voies. Par exemple, je réunis régulièrement des chercheurs – ceux des équipes de conservation, des chercheurs attachés mais aussi des universitaires, ethnologues, anthropologues, généticiens – autour de tel ou tel objet emblématique des collections pour voir comment bâtir ensemble un projet collectif et assurer une publication de haut niveau. Tout est question de réseau et, à mes yeux, le rôle d'un directeur de musée est aussi de connaître les spécialistes dans les universités et les laboratoires, leurs compétences et leurs intérêts, pour les intégrer dans un projet commun qui leur sera utile et sera utile au musée, sans qu'il y ait rupture entre les deux.

**Anne-Catherine Robert-Hauglustaine** – Je rejoins Ariane James-Sarazin ; j'ai moi-même siégé récemment au jury de thèse de doctorat d'un chercheur du musée de l'Armée. Il faut assumer de faire un travail sur la collection dont on est responsable, mais également un travail – d'histoire dans le cas que je viens de mentionner – qui dépasse les collections, et donc l'idée d'un continuum entre des universitaires et ceux qu'anime l'esprit de « musée en recherche » qui offre de grandes ressources intellectuelles.

**André Delpuech** – Dans cet esprit, mieux vaut parler de recherche autour des collections que sur les collections. Elles sont un héritage : lorsque je m'occupais des collections des Amériques

au musée du quai Branly - Jacques Chirac, on me demandait quelle était la logique d'une telle collection ; j'avais coutume de répondre qu'il s'agissait d'un agrégat improbable de quelques siècles d'histoire. Cette dimension historique est sans doute plus aisée à saisir dans les musées de société ou de sciences. Mais à l'heure où, par exemple, les musées d'anthropologie sont accusés d'avoir des relents coloniaux, il importe que nous participions aux débats sur les restitutions et sur les études postcoloniales, débats qui traversent d'ailleurs l'ICOM au sujet de la définition du musée. En effet, le musée n'est pas figé, il a évolué au fil du temps. Participer à cette réflexion philosophique, sociologique, anthropologique, c'est aussi faire de la recherche, à mener avec des partenaires extérieurs. On pense souvent à la recherche en tant qu'analyse des collections ; elle est fondamentale, mais nous devons aussi participer à la recherche en sciences humaines, sous peine d'en rester à une conception fossilisée du musée et de ne pas répondre aux questions que se pose la société.

**Juliette Raoul-Duval** – La question initiale de cette table ronde portait sur la définition du musée, question qui occupe l'ICOM depuis un certain temps et l'occupera encore. Je faisais l'hypothèse que ce qui définit le musée, c'est sa démarche scientifique, quels qu'en soient d'ailleurs les acteurs, par rapport à d'autres lieux d'exposition « polyphoniques et inclusifs » pour reprendre des termes de la définition proposée en 2019 et que nous sommes un certain nombre à avoir combattu. Qu'en pensez-vous ?

**Ariane James-Sarazin** – Oui et non : cette démarche scientifique existe aussi dans une institution culturelle et citoyenne comme les archives. Lorsqu'un archiviste traite un fonds, il doit décider dans le cadre de certaines normes ce qu'il conserve et ce qu'il élimine. Pour opérer ce tri, il doit non seulement connaître l'évolution historiographique mais aussi s'interroger, en tant que chercheur, sur les moyens d'orienter plus tard la recherche vers d'autres voies. La recherche est un aspect de l'institution muséale, mais tous les conservateurs ne font pas de la recherche, et elle n'est pas la caractéristique propre et singulière du musée dans le monde culturel.

**Francis Duranthon** – Peut-être n'est-ce pas la recherche elle-même, mais la méthode scientifique qui caractérise le musée, et je rejoins ici Juliette Raoul-Duval. Cette démarche consiste à faire

des hypothèses, les vérifier, obtenir des résultats réfutables, ce qui permettra la confrontation et la controverse. On parle maintenant de musée militant ; j'en ai vu en Afrique du Sud, mais un tel musée répond-il à la vision universaliste de la définition des Lumières ? Tel est le débat qui a cours, au sein de l'ICOM notamment. La vision universaliste du musée nous importe à nous, Européens, alors qu'ailleurs nombre d'autres facteurs sont en jeu, ne serait-ce que les structures étatiques. Le musée est un lieu où la controverse est possible mais paisible. C'est un lieu de débat, de production de culture, appuyé sur des collections constituées, en effet, dans un moment particulier, et formant, comme le disait André Delpuech, des agglomérats improbables. Nous sommes les héritiers d'une histoire et nous devons la questionner. Le musée est le lieu d'une discussion apaisée autour d'enjeux clivants ; il offre les outils d'une réflexion qui permettra ensuite à chacun de faire son choix, qui sera aussi respectable mais aussi soumis à débat que le nôtre. Et entendre le point de vue de l'autre sur soi importe pour se faire une image de soi.

**Laurence Isnard** – Christian Hottin va à présent conclure cette soirée-débat.



# Synthèse





## **Christian Hottin, directeur des études, chargé de la programmation et des publications scientifiques, du département des conservateurs de l'Institut national du patrimoine**

**C**e soir encore, nous avons été très nombreux à souhaiter entendre les orateurs invités à s'exprimer dans cette salle virtuelle. Ce n'est pas nécessairement l'esprit de recherche qui caractérise le musée mais un goût particulier pour le débat, la controverse et l'échange, ce que permettent les responsables dynamiques qui, à l'ICOM, parviennent à rassembler des tables rondes telles que celle-ci. Leur ouverture internationale reflète l'une des singularités des musées dans le champ patrimonial.

Il a été question du « musée en recherche », de la recherche comme état d'esprit et du musée animé d'un esprit de recherche, autant de figures d'une institution en mouvement, tout sauf figée et assise sur ses certitudes. L'esprit de recherche doit nourrir la recherche fondamentale, exercée seule ou avec d'autres, comme la recherche appliquée, faite pour le public des expositions et le public des étudiants. Voilà qui me rappelle une autre approche, que mes collègues ethnologues du ministère de la Culture aimaient mettre en avant pour justifier leur singularité par rapport aux chercheurs académiques : ils se refusaient à parler de recherche appliquée, considérant leur travail de conseiller pour l'ethnologie comme une recherche « impliquée », celle d'intellectuels hommes d'action impliqués dans la vie de la cité.

Comment construire et développer l'esprit de recherche ? Nous nous accorderons pour dire qu'il n'est pas spontané ; il se construit dès le temps des études, et les recherches du temps de la formation universitaire y contribuent. Fondatrices, elles en sont une condition nécessaire mais certainement pas suffisante. L'esprit de recherche se nourrit au long de la vie professionnelle dans la conscience qu'un acte qui, en apparence, n'est pas intellectuel, tel un accrochage, repose en réalité sur des connaissances, des compétences, une expertise, un point de vue particulier qui lui donnent une réalité heuristique. L'esprit de recherche se nourrit d'autres points de vue :

il demande que l'on sorte de sa « zone de confort » en nouant des partenariats, y compris avec des institutions différentes de celles que nous avons coutume de fréquenter, et que nous nous prêtions à des échanges internationaux.

Ceux qui cultivent l'esprit de recherche au musée le font dans un écosystème. Quelles disciplines y concourent ? Des disciplines fondamentales pour nous puisque, contribuant à l'administration de la preuve et à la reconnaissance de l'authenticité, elles ont un pouvoir de certification : l'histoire, l'archéologie, l'histoire de l'art, l'histoire des techniques, l'ethnologie, l'anthropologie, les sciences naturelles, ces disciplines que le professionnel des musées apprend et pratique souvent comme sa première langue scientifique. Y concourent aussi des sciences expérimentales – physique, chimie et biologie, qui ont apporté un supplément de connaissance des œuvres et aussi un supplément d'âme, en les faisant parler au-delà de ce que le conservateur était capable de faire avec sa science de l'histoire. Y concourent encore les disciplines intérieures à la vie des musées et d'abord la muséologie comme science ayant ses thèmes et son *corpus* de références propres, son enseignement, sa capacité à transformer la pratique muséale. Sa place au musée est comparable à celle de l'archivistique ou de la bibliothéconomie dans d'autres institutions. Enfin, des disciplines plus périphériques sont essentielles à la compréhension de ce qu'est le musée : l'ethnologie, cette fois comme science de l'interprétation du fait muséal, la sociologie, l'histoire de la culture, l'économie, le droit.

La complexité de cet écosystème institutionnel a été décrite. Elle est plus grande encore depuis qu'il y a quinze ans les réformes engagées par Mme Valérie Pécresse ont créé de nouveaux espaces de travail partagé, de dialogue et de collégialité entre chercheurs académiques de professionnels du patrimoine, favorisant ainsi des rencontres qui auparavant n'existaient pas.

Cet écosystème est complexe, aussi, car il est au sein de la société. L'importance que les étudiants travaillent avec nous a été soulignée, et la nécessité de faire connaître aux publics la recherche ainsi conduite a été soulignée, la médiation et la diffusion participant à la recherche dans le musée et contribuant à la rendre visible.

Le public militant, celui des différentes communautés, peut mettre le musée en danger si celui-ci se raidit dans son rôle d'institution d'authentification et de normalisation des savoirs. Il peut

aussi être une nouvelle composante d'un dialogue entre le musée et la société, pourvu que l'on n'abdique pas la recherche entendue d'un point de vue universaliste fondé sur la science pour adopter un point de vue strictement communautaire qui ferait que l'on ne construirait plus une histoire commune, chacun se réfugiant dans son histoire propre.

Cet écosystème est travaillé par des tensions, des discussions sur la légitimité de qui peut prendre la parole, de qui fait de la recherche dans un musée et sur le point de savoir si la recherche qui s'y déroule est une recherche au même titre que les autres. On a senti des frottements dans les points de vue qui se sont exprimés ce soir : au sein des musées, entre professionnels qui seraient plus ou moins légitimes à parler en tant que chercheurs. Éric de Chassey a expliqué par le *chat* les difficultés que lui posent à ce sujet les appartenances statutaires ; j'ai parlé de conservateurs *lato sensu* pour désigner tous celles et ceux qui exercent une activité d'étude et de recherche dans les institutions. Cela renvoie aussi au partage disciplinaire entre le monde des conservateurs et celui des restaurateurs et à l'extension aux autres catégories statutaires qui contribuent souvent aux activités de recherche sans nécessairement recevoir ni onction académique ni reconnaissance professionnelle.

A été mentionné ce que le monde des musées avait connu de relations entre chercheurs académiques et conservateurs qui cherchent. Si son nom n'a pas été prononcé, c'est bien du musée national des Arts et Traditions populaires qu'il a été question quand ont été évoqués les musées morts d'avoir vu se regarder pendant trop longtemps en chiens de faïence un laboratoire – en l'espèce, le Centre d'ethnologie française – et l'équipe de conservateurs d'un musée ; tout cela a été parfaitement décrit par Martine Segalen dans *Vie d'un musée*. Il y a des enjeux, c'est vrai, dans le positionnement des professionnels des musées par rapport au monde de la recherche académique, et je m'écarte de la neutralité de ma synthèse pour dire que je ne sais si l'on peut vraiment parler d'un continuum. À mon avis, la position au sein de l'administration ou auprès de tutelles a son importance ; de même, la liberté du chercheur, qui ne rend compte qu'à ses pairs, a son importance. Ce n'est pas en passant ces différences sous silence que l'on fera véritablement le point sur ce qui fait notre spécificité, ce que sont nos limites et la manière dont on peut essayer de les dépasser collectivement, ou au moins de les repousser.

En effet, il y a un enjeu collectif et communautaire pour nous : la recherche a très souvent été au cœur de nos passions initiales et elle est un moteur très puissant de notre activité scientifique. Pour autant, on sait que même au sein de ministère de la Culture, elle n'est pas toujours reconnue comme une activité ayant de la valeur. Il est parfaitement anormal qu'au moment de se porter candidat à certains postes au ministère, des conservateurs titulaires d'un doctorat choisissent parfois de le taire. Ce qui est une évidence – la solidité de nos parcours et la légitimité que ces parcours donnent à exercer nos métiers, dans un esprit d'ouverture aux autres et non de raidissement disciplinaire – doit être reconnu. Très certainement, des débats tels que ceux qui s'achèvent y contribueront, au même titre que nos écrits ou nos autres actions collectives.

**Juliette Raoul-Duval** – Je vous remercie pour cette synthèse brillante, enlevée et engagée de notre soirée-débat, comme je remercie les orateurs, les modératrices, notre public étoffé et notre déléguée générale, Anne-Claude Morice, sans laquelle rien de tout cela n'aurait pu se faire. Notre prochaine rencontre, prévue jeudi 3 juin 2021, portera sur l'ingénierie culturelle.





# Remarques et discussion en ligne





## Remarques et commentaires publiés dans la boîte de dialogue sur la plateforme numérique

**Juliette Raoul-Duval** : Vous pouvez poser des questions dans cette boîte de dialogue ou apporter des commentaires.

**Véronique Notin** : Pour aller dans le même sens [*qu'Eric de Chassey*], les élus considèrent que la compétence scientifique est un bagage acquis, et n'accordent que rarement, dans le temps dédié au musée, celui de la recherche : il en résulte que la recherche, dans la plupart des musées, quand elle peut se faire, se fait uniquement sur le temps personnel, congés, week-end, nuits...

**Vincent Hadot** : N'est-ce pas un peu limitatif de dire que seuls les conservateurs universitaires seraient considérés comme chercheurs ? Il me semble que les réputés chercheurs sont plutôt ceux qui publient, qu'ils soient universitaires ou pas.

**S. Sabeh** : Certains professionnels n'ayant pas le temps de la recherche sur leur temps de travail, ne publient pas, ou pas autant qu'ils le pourraient, et ne sont donc pas considérés comme des chercheurs, alors qu'ils en ont les compétences, l'envie, et font parfois de belles découvertes.

**Éric de Chassey** : J'ai dit justement que je ne pensais pas que seuls les conservateurs universitaires soient des chercheurs. Je crois que tous les conservateurs de musée peuvent être des chercheurs du moment qu'on les autorise à l'être, avec des voies spécifiques.

**Vincent Hadot** : merci pour cette précision, nous ne pouvons qu'appeler ces voies de nos vœux en effet.

**Gabriel B.** : En tant que profession libérale, le conservateur-restaurateur n'a pas de statut pour intégrer des projets de recherche menés par les laboratoires scientifiques (doctorat par le projet plus largement ouvert, vacation ?).

**Laurence Isnard** : Le Cnap propose un dispositif d'aide à la recherche pour les restaurateurs. Peu sollicité. En avez-vous connaissance ?

**Gabriel B.** : N'est-ce pas cantonné à l'art contemporain ? Sinon très bonne initiative.

**Laurence Isnard** : À vérifier effectivement mais à faire connaître également car les bourses ne trouvent pas toujours des candidats comme pour les bourses de l'INHA pour les conservateurs.

**Gabriel B.** : <https://www.cnap.fr/soutien-la-recherche-en-restauration-et-conservation-doeuvres-dart-contemporain/modalites-de>

**Gabriel B.** : <http://www.inp.fr/Recherche-colloques-et-editions/Recherche/Ecole-Universitaire-de-Recherche-Humanites-creation-et-patrimoine>

**Gabriel B.** : <https://www.cyu.fr/ecoles-universitaires-de-recherche>

**Aurélie** : La problématique du réseau est encore plus criante dans les institutions d'outre-mer qui sont souvent trop loin pour interpeller les professionnels métropolitains.

**Marie-Agnès** : Un certain nombre de musées mettent sur pied des comités scientifiques qui permettent de créer des ponts entre le monde de la recherche et le musée. Bonne pratique et toujours très efficace, bien sûr chronophage parfois.

**Laurence Isnard** : Pour monsieur de Chassey : pourriez-vous redonner la référence de l'article que vous avez écrit et cité ? Merci.

**Éric de Chassey** : [http://blog.apahau.org/wp-content/uploads/2020/05/HA84-85\\_BD\\_31\\_Resumes.pdf](http://blog.apahau.org/wp-content/uploads/2020/05/HA84-85_BD_31_Resumes.pdf)

**Malika Boudellal** : Les indépendants, dont je fais partie, sont de plus en plus nombreux à intervenir dans les musées ; cette évolution des métiers ne serait-elle pas un moment opportun pour reposer la place et la formation des professionnels, en donnant plus de place à d'autres métiers comme les chercheurs ? Je fais surtout référence aux musées d'anthropologie et de société, très nombreux sur les territoires français.

**Tiny Jiu Daguebert Julie** : Pourquoi cantonner la recherche dans un musée uniquement aux conservateurs ? Qu'est-ce qui empêche un attaché de conservation, un assistant de conservation ou un adjoint du patrimoine de faire de la recherche ou de participer à un projet de recherche et de publication ? Vous restez beaucoup trop sur le poste de conservateur et c'est trop réducteur. Car dans le milieu muséal, le conservateur n'est pas seul, il y a une équipe, un réel travail de cohésion et de capacités transversales entre les membres. Souvent, l'attaché ou l'assistant est amené à rédiger et à publier. Quant à l'adjoint, selon les missions qui lui sont attribuées, il peut être amené à participer à un travail de recherche. Prendre s'il vous plaît en considération que les autres agents muséaux, même s'ils ne sont pas de catégorie A (sauf Attaché) sont bien présents dans le travail de recherche et que le conservateur ne peut se prévaloir de ce travail uniquement sous son titre à lui seul.

**Éric de Chassey** : Pardon d'employer le terme de conservateur de façon un peu lâche. J'avoue avoir une réticence certaine aux corps et statuts et m'attacher surtout aux fonctions. Comme je l'ai indiqué, c'est précisément parce que je ne veux pas restreindre les questions aux seuls conservateurs statutaires que nous ouvrons nos postes et nos bourses à tous les « professionnels de musée ».

**Laurence Isnard** : Les bourses de l'INHA sont ouvertes à tous les professionnels des musées quel que soit leur statut.

**Joëlle Arches** : Il me semble que les PCR (programme collectif de recherche) peuvent aussi être des bons outils pour mener des projets pluridisciplinaires. Le MAN, par exemple, est membre d'un tel programme.

**Joëlle Arches** : <https://musee-archeologienationale.fr/labex-les-passes-dans-le-present>

**Laurence Isnard** : <https://www.inha.fr/fr/recherche/appels/resultats-des-jurys/en-2021/invitation-de-des-professionnelles-et-professionnels-des-musees-territoriaux.html>

**bevdd** : Les musées universitaires (qui ne sont pas légion en France contrairement aux pays anglo-saxons) ont-ils une approche particulière à propos du sujet de cette rencontre ?

**Éric Triquet** : De jeunes conservateurs ont publié récemment dans la revue de recherche Culture & musées.

**Gabriel B.** : <https://www.heritageresearch-hub.eu/>

**Émilie Maume** : Parallèlement à sa revue Patrimoines, l'Institut national du patrimoine vient de lancer des Carnets de recherche en ligne : <https://inp.hypotheses.org/>

**Pascal Liévaux** : Voir aussi les travaux menés par le Laboratoire de recherche des Monuments Historiques (LRMH). <https://www.lrmh.fr/>

**S. Sabeh** : Merci d'avoir précisé que les bourses étaient accessibles à d'autres statuts / corps car l'information n'est pas forcément connue de tous.

**Pierre Sansjofre** : Bonjour à tous, Y a-t-il à votre connaissance des projets sur l'augmentation du CO<sup>2</sup> atmosphérique et la détérioration des édifices patrimoniaux carbonatés par les pluies de plus en plus acides ?

**Marie-Béatrice Forel MNHN** : Pierre, il doit y avoir des projets de ce type notamment dans tout ce qui concerne les efflorescences carbonatées (maladie de Byne etc.), je pourrai t'envoyer des références qui traitent de ces questions sur les édifices patrimoniaux, à voir le lien avec les pluies de plus en plus acides.

**Pierre Sansjofre** : Marie Béatrice les manips de cinétique à ma connaissance ne sont pas faites sur les pierres patrimoniales comme les pierres du Lutétien pour certains bâtiments parisiens.

**Annette Viel** : Merci Monsieur Scholten de votre présentation très éclairante tant par la mise en perspective que vous avez faite que le questionnement actuel invitant à réviser les approches de recherches pour être en prise avec les réalités sociétales et muséales du XXI<sup>e</sup> siècle...

**Alexis Roy** : Cette question de la conservation et de la présentation des collections anatomiques supposent de nombreux débats. Dans cette question de la recherche au musée, le traitement de ces thématiques scientifiques est essentiel. En tant que professionnels, nous devons continuer d'apporter notre contribution à la recherche concernant ces collections, ce que fait notamment l'école de médecine navale de Rochefort, et le musée national de la Marine.

**Annette Viel** : Très juste cette idée du musée en recherche... pas juste sur les collections (objet matériel et immatériel) mais l'ensemble muséal... oui le musée est un écosystème qui interpelle le transdisciplinaire...

**Afanlo** : Merci aux intervenants d'avoir rappelé pour la dimension exploratoire (être en recherche) et la dimension interface (faire de l'administration de la recherche, c'est construire une interaction durable – par les partenariats, par les réseaux et par la mise en place de structurations à long terme – qui permet de rendre réutilisable-ce qui est obtenu dans une logique de projets ponctuels).

**Michel Lee** : In this way of working, where multiple roles within the museum carries out research, what is the role of the curator?

**Echcherki Dahmali** : À mon avis il faut aussi voir les choses du côté juridique / administratif en poussant les autorités de tutelles des musées à exiger une loi / procédure de coopération entre les musées et les laboratoires de recherche académique des universités.

**Chloé** : Devant malheureusement partir je tenais à remercier l'ICOM pour cette soirée très intéressante qui aborde beaucoup d'angles sur le sujet recherche / musées. On regrettera peut-être effectivement l'absence d'intervenants de «petits musées» (terme très actuel) et de personnels pluridisciplinaires sans concours mais néanmoins concernés par ce débat. Il a été question de reconnaissance, de temps, de diffusion des possibilités, de ponts avec les universités en termes de recherche, etc. de manière très juste. Je sais que nous travaillons tous à notre façon en ce sens, mais à l'heure des échanges numériques, nous devrions également être plus en capacité d'échanger sur nos expériences respectives plus fréquemment. Une bonne soirée à tous et bon débat!

**Flore Morgand** : Vous êtes tous des chefs d'orchestre talentueux et indispensables! Les musées nous manquent. Votre voix compte. Félicitations pour votre rôle dans la cité.

**Annette Viel** : Je rejoins les propos d'André Delpuech : le musée plus que jamais stimule actions-réflexion-idée... et le recherche y a toute sa place lorsqu'en résonance avec un monde « vivant » et non fossilisé...

**Maya Haïdar-Boustani-LIBAN-Musée de Préhistoire** : Au niveau personnel, ces échanges m'ont remonté le moral... Le Musée de Préhistoire libanaise est un petit musée universitaire avec peu de moyens et malgré la situation du pays, on a réussi à faire plusieurs projets de recherche sur nos propres collections mais aussi sur la préhistoire du pays et de la région.

**Tabibou Ali Tabibou** : Bravo à ICOM France et ses partenaires pour l'organisation de cette conférence débat.

**Angélique** : Mission fondamentale du musée d'aujourd'hui pour réussir à croiser les flux d'intérêts et de se rendre incontournable pour la société en mêlant recherche et éducation ! Merci à l'ICOM pour ce partage.

**Marie-Catherine Vérino** : Merci André et à toute l'équipe.

**Steph Scholten - Hunterian** : We need to stop thinking in hierarchies in this: curators are not more or better than other museum professionals, research in museums is not less than academic research. But these are not necessarily the same things.

**Charles de Janti** : Of course.

**Laurence Isnard** : Tout à fait d'accord avec Steph Sholten.

**MLP** : For sure.

**Annette Viel** : Merci ICOM France : propos et questionnements très actuels et prometteurs de pistes novatrices dans le domaine muséal...

**Véronique Notin** : Militant vs expert ?

**Pauline Chassaing** : Si on prend l'exemple du conservateur, comment son rôle doit il évoluer concrètement dans l'écosystème ?

**Annette Viel** : Oui lieu ouvert à la controverse apprivoisée et ouverte sur la paix possible...un lieu humanité avant tout...

**Flore Morgand** : Toujours ravie de suivre vos conférences. Le rôle du conservateur est primordial dans notre société.

**Pascal Liévaux** : Cher Christian, plus que «complexifié», je pense que le paysage de la recherche sur le patrimoine s'est «enrichi» de nouveaux acteurs et de nouveaux lieux d'échange et de travail.



**Liste des  
publications  
d'ICOM France**

---

**Collection *Rencontres***



## **De quoi musée est-il le nom ?**

Synthèse de la soirée-débat déontologie du 26 novembre 2020 sur plateforme numérique. Paris : ICOM France, mars 2021.

## **Et maintenant... Reconstruire. Penser le musée « d'après ».**

Actes de la journée professionnelle 2020 d'ICOM France du 25 septembre 2020 à Paris, Institut national du patrimoine, et sur plateforme numérique. Paris : ICOM France, décembre 2020.

## **De quelle définition les musées ont-ils besoin ? Actes de la journée des comités de l'ICOM.**

Actes de la journée professionnelle 2020 d'ICOM France du 10 mars 2020 à Paris, Grande Galerie de l'Evolution (MNHN). Parution aussi en anglais. Volume d'annexes. Paris : ICOM France, juin 2020.

## **Le sens de l'objet.**

Synthèse de la soirée-débat déontologie du 29 janvier 2020 à Paris, Auditorium Colbert – Galerie Colbert. Paris : ICOM France, avril 2020.

## **Dons, legs, donations... Comment intégrer les « libéralités » dans les projets scientifiques et culturels ?**

Actes de la journée professionnelle 2019 d'ICOM France du 4 octobre 2019 à Paris, Institut du Monde Arabe. Paris : ICOM France, janvier 2020.

## **Musées et droits culturels.**

Synthèse de la rencontre du 8 février 2019 à Rennes – Les Champs Libres – Musée de Bretagne. Paris : ICOM France, novembre 2019.

## **Les réserves sont-elles le cœur des musées ?**

Synthèse de la soirée-débat déontologie du 18 avril 2019 à Paris, Auditorium Colbert – Galerie Colbert. Paris : ICOM France, juillet 2019.

## **Les paradoxes du musée du XXI<sup>e</sup> siècle.**

Actes des journées professionnelles 2018 d'ICOM France des 28 et 29 septembre 2018 à Nantes, Musée d'Arts. Paris : ICOM France, juin 2019.

## **Restituer ? Les musées parlent aux musées.**

Synthèse de la soirée-débat du 20 février 2019 à Paris, Musée des Arts et Métiers. Paris : ICOM France, avril 2019.

## **Comment valoriser l'engouement des publics pour le patrimoine ?**

Synthèse de la rencontre du 23 mai 2018 à Dijon, Palais des ducs de Bourgogne. Paris : ICOM France, janvier 2019.

## **Qu'est-ce qu'être, aujourd'hui, un « professionnel de musée » en Europe ?**

Synthèse de la soirée-débat déontologie du 5 juin 2018 à Paris, Auditorium Colbert – Galerie Colbert. Paris : ICOM France, janvier 2019.

## **Face aux « risques », comment les musées peuvent-ils améliorer leur organisation ?**

Synthèse de la soirée-débat déontologie du 8 novembre 2018 à Paris, Auditorium Colbert – Galerie Colbert. Paris : ICOM France, janvier 2019.



Directrice de la publication  
**Juliette Raoul-Duval**

Secrétariat d'édition  
**Anne-Claude Morice**

Synthèse  
**Joël Michel**  
**Catherine Schwartz**

Relecture  
**Cléa Calderoni**  
**Margaux Gaillard**  
**Hélène Lichy**

Conception graphique  
**Justin Delort**

Impression  
**ICO imprimerie - Dijon**

---

ISBN  
**978-2-492113-04-8**

**Juin 2021**



Le comité national français d'ICOM – ICOM France – est le réseau français des professionnels des musées. En 2020, il rassemble plus de 5300 membres institutionnels et individuels, formant une communauté large et diversifiée d'acteurs répartis sur tout le territoire et venant de toutes les disciplines : beaux-arts, sciences et techniques, histoire naturelle, écomusées ou musées de société.

Les musées sont porteurs d'une responsabilité scientifique, sociale et culturelle. Ils transmettent aux populations leur histoire et leur permettent de la partager.

Les musées rapprochent les cultures et les générations, nourrissent les émotions et le plaisir d'apprendre. Ils doivent aussi repérer, ce qui demain, fera trace de notre culture d'aujourd'hui.

ICOM France est résolument au service de ses membres pour accomplir ces missions et les accompagne dans l'exercice de leurs métiers.

**ICOM France**

13 rue Molière – 75001 Paris – Tel. : 01 42 61 32 02  
icomfrance@wanadoo.fr - www.icom-musees.fr